



Textes des intervenants et textes de Jacques Lacarrière lus pendant la rencontre, par les comédiennes et comédiens

En cheminant avec Jacques Lacarrière,

Un homme à l'ombre légère

Rencontre organisée à l'IMA, Paris, le 10 décembre 2015

**JACQUES LACARRIERE,
ERUDIT A L'ETAT BRUT
ET
INSECTE MILITANT**

Gil Jouanard, écrivain et président de l'association *Chemins faisant*

Icare, cosmonaute de l'imaginaire grec, se trouve célébré à Bruxelles dans une des versions de la fameuse *Chute* peinte par Bruegel. Or, si Jacques Lacarrière a écrit un livre consacré au plongeur interstellaire, et s'il présente indubitablement plusieurs des caractères dominants du danseur d'étoiles nietzschéen, il s'en distingue résolument en dernière instance du seul fait que, lui, a franchement les pieds sur terre.

Le héros dont il serait en revanche fondé à se réclamer, ce serait, plutôt que le pathétique conquistador de l'absurde, cet autre Grec issu de la panoplie antique, selon moi d'ailleurs plus fascinant encore, qui porte le nom de Protée.

Tout d'abord, il faut savoir que Lacarrière n'est pas un écrivain : il en est cent à la fois ; ou plus précisément, il est un écrivain différent pour chacun de ses livres. Non qu'il ne disposât pas d'un style propre ; mais il use d'autant de styles que les catégories investies par sa plume l'exigent.

D'une certaine façon, son écriture la plus intime, celle qui parle au plus près de lui-même, ce serait celle que, pourtant, l'obligation de beaucoup produire pour assurer la survie des siens, lui imposait de garder pour les rares moments privilégiés. Il s'agit de celle des poèmes. Car l'érudite, le conteur, le philosophe, le commentateur des grands mythes de l'humanité, l'historien, le sociologue perspicace, le chroniqueur, le dramaturge sont, dans le filigrane de ce réseau de compétences, principalement un poète.

Sans oublier qu'il est aussi traducteur, metteur en scène, photographe, et qu'il aurait été comédien et imitateur de grand talent, s'il l'avait voulu.

Il en va de même de sa vie au jour le jour : on l'attend en Grèce, il est en Turquie ; assurément Bourguignon, il est aussi évidemment Méditerranéen ; son territoire, c'est à la fois le désert de Tunisie ou d'Egypte, les vignobles de l'Auxerrois, les jardins de l'Orléanais et les marécages de la Sologne, les forêts vosgiennes et les causses âpres de Lozère.

Solitaire contemplatif, il propose au monde sa conviviale et cependant taciturne introversion. Sectateur de la Gnose et du mysticisme orthodoxe, il vit en hédoniste, ascétique épicurien, sceptique confiant ; en toute chose, multiforme et paradoxal, coordinateur génial de contradictions et d'incompatibilités. Constamment, donc, il se transforme sans jamais cesser de demeurer centré sur sa cohésion intérieure.

C'est l'homme de la parole aisée, de la sérénité apparente, mais en sous-œuvre celui de la tristesse un peu taciturne et du doute où l'angoisse vient affleurer.

Tout se passe en fait comme si en lui avaient continué de se combiner les dispositions contradictoires de l'homme des débuts de la sapience.

De tous ses livres, même si *L'été grec* et *Chemin faisant* sont d'inoubliables leçons de vie, superbement écrites, celui qui le *figure*, le *transcrit* et le *représente* le mieux, c'est selon moi son extraordinaire *Le Pays sous l'écorce*, chef d'œuvre de la littérature intimiste contemporaine. Ce journal intime d'un insecte est celui de Jacques. Car si Jean Henri Fabre fut l'Homère des insectes, il est, lui, l'insecte des Homère !

« Pourquoi ne sommes-nous pas des ovipares ? » se demandait-il, enfant.

Rassurons-le : il est bel et bien un ovipare, né de l'œuf de Christophe Colomb, quoique dispensé d'avoir à partir en quête de la route des Indes. Elle est déjà là, grande ouverte, au fond de l'une des mille facettes de son regard d'insecte protégé.

J'hésite toujours à dater précisément le moment de ma première rencontre avec Jacques Lacarrière. Je suis parfois tenté de déclarer que ce fut vers la fin de l'Aurignacien ; d'autres fois, je pense plutôt que c'est au début du Magdalénien (lui dirait peut-être que c'est en plein milieu du Solutréen ; mais ce serait par pur chauvinisme bourguignon, et aussi peut-être pour couper la poire en deux). J'essaie donc de me concentrer ; mais ce n'est pas facile, avec ce froid qui régnait la plupart du temps en ces périodes pourtant bénies des dieux agnostiques et puissamment animistes.

Ce dont je me souviens très bien, c'est qu'il frissonnait de tous ses élytres ; mais peut-être n'était-ce finalement pas du tout à cause du froid. Il se peut très bien qu'en effet c'ait été plutôt une des cent façons dont il dispose pour charmer, tel un Orphée insectiphone. Thrace plutôt que cromagnoïde ? C'est à voir ; cela nous rapproche en tout cas du climat olympien de l'été grec.

Allez savoir, avec ces poètes !

Toujours est-il que Jacques est effectivement originaire de ce même, et très approximatif pays sous l'écorce qui se situe en fait n'importe où l'on peut trouver des arbres, leurs écorces et leur population d'insectes. Sa patrie, c'est plus précisément encore le chemin, tantôt le Grand Chemin de notre mémoire antique, privilégié par le grand géographe bourguignon Roupnel, tantôt celui, le petit, *qui sent la violette*. Mieux encore, c'est plus probablement cette piste de pas, tracée au gré de l'errance méticuleuse du rêve éveillé. N'oublions pas que le philosophe disait que ce sont les pas qui font le chemin.

Jacques n'avait pas besoin d'être svelte pour, tel qu'Achille, ou, mieux encore, à la façon des sauterelles, s'avérer à la fois *immobile à grands pas* et fulgurant à l'arrêt, c'est-à-dire constamment à l'affût.

Jacques est en fait un svelte rentré ; sa sveltesse, si l'on préfère, est toute à l'intérieur.. Elle s'énonce à la façon d'une corde de psaltérion ou de lyre, ce qui nous reconduit une fois de plus dans les parages des monts Rodhope, dont Orphée fut originaire. Il vibre et fuse, donc, ainsi que fait le hanneton ou le lucane, ces autres coléoptères saisonniers, auréolés de mythologie et de leur gloire paléontologique, passagers du temps et de l'espace, familiers de tous les courants alternatifs soufflés par la Rose des Vents.

C'est à force de fuser et de vibrer, d'arc-bouter sa sveltesse intérieure, qu'il finit par fracturer l'à-plat de la lumière qui avait cru, l'ayant pris pour un phalène, l'appâter puis le happer. Car il fend la clarté mieux que ne su le faire Icare en son ciel. C'est que Jacques est protéé, à la fois poisson et oiseaux, archéoptéryx et ichtyosaure, amphibie, sachant nager, ramper, marcher, voler, courir, habiter simultanément les divers plans de la réalité terrestre et de son homologue mentale.

Tel que Powys, il sait à volonté et instantanément retrouver sa mémoire de bélemnite et de trilobite, d'ammonite s'il le faut même (c'est-à-dire de mollusque céphalopode ne se déplaçant qu'à pied et jamais sans oublier de d'emporter son cerveau avec lui).

Je me demande même parfois s'il ne serait pas capable, en s'entraînant juste le temps qu'il faut, de redevenir paramécie, plus près encore de l'origine, et se rapprochant ainsi du soleil.

Du reste, doté d'une mémoire à tête variable, alimentée par la poussière des comètes interstellaires, il peut s'il le faut pour reculer encore un peu dans les prémices de la vie se faire lichen, premier et ultime signe de vie terrestre. S'il le faut même, ne reculant devant aucun prodige métamorphique, il pouvait donc devenir instantanément poète, après avoir été conteur, érudit, chanteur, danseur, funambule, mime, imitateur.

Sans mesure ni raison, sans aucun Dieu ni aucun Diable, mais au cœur de la mystique profonde des agnostiques, son église ignorait le cartésianisme romain. C'est que, Lacarrière, c'était en fait la prise enfin réussie de Rome par les Carthaginois, l'Orient retrouvant ses vertus fondatrices parmi les pragmatiques barbares. Hannibal des Carnutes doublé d'un derviche œnologue...

Protée, vous disais-je...

Jacques Lacarrière, passeur pour notre temps

Florence M.-Forsythe, comédienne, metteur en scène

Lorsque Sylvia Lipa-Lacarrière m'a proposé d'écrire un livre sur Jacques Lacarrière, je me suis souvenue de ma première rencontre avec lui. C'était au tout début des années 90. Claude Mettra dirigeait l'émission *Les Chemins de la Connaissance* sur France-Culture. Il venait de me demander de faire une série de *Chemins* autour du théâtre. Claude qui avait été un très grand ami de Jacques me dit : « Ce serait bien que tu rencontres Jacques Lacarrière. C'est un jeune homme. Il a écrit, il y a quelques années, sur les Pères du Désert un livre étonnant, *Les Hommes ivres de Dieu*. Il te parlera également de Sophocle. » Ce jour-là, il ne m'en dit pas plus et me communiqua son numéro de téléphone. J'appelle et Jacques Lacarrière me propose de nous voir, boulevard Saint Michel, pour préparer l'émission. Entre temps, j'ai lu son essai sur Sophocle, paru aux éditions de L'Arche en 1960. Ce livre est si passionnant, si directement accessible pour dire des choses compliquées que quand je me retrouve face à Jacques Lacarrière étonnamment silencieux, mais dans une écoute si intériorisée, sans doute par timidité, je me mets à lui raconter ce qu'il a écrit. Il reste silencieux puis me donne rendez-vous la veille de l'enregistrement - même scénario - mais au moment où il me raccompagne, sur le pas de la porte, il me dit avec un sourire : « Ne vous inquiétez pas pour l'émission, je sais parler aussi... » Le lendemain, l'enregistrement commence en studio et là, c'est l'un des plus beaux moments de radio que j'ai vécu, car après la première question, Jacques s'est alors mis à évoquer Sophocle, le donnant à voir aux auditeurs, le rendant à la fois vivant et comme présent. Je me souviens, alors, avoir eu l'impression de voir marcher le « citoyen-dramaturge » dans les rues d'Athènes, se rendant à l'Agora pour y retrouver sans doute son ami Hérodote. Jacques avait cette façon tout à la fois humble et limpide de nous présenter des figures du passé, sachant tisser, merveilleusement, des liens entre un homme du passé, ayant vécu comme Sophocle au V^{ème} siècle avant notre ère, et le monde dans lequel nous vivons.

Bien sûr, pour chacun la rencontre est différente, intime et toute personnelle avec Jacques, mais ce que l'écriture de ce livre m'a fait réaliser, c'est que, s'il me semblait connaître l'ami Jacques Lacarrière, en réalité j'ai pu mesurer à quel point j'étais loin de le connaître véritablement. D'ailleurs, ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est que le plus important à ses yeux, me semblait-il, c'était peut-être moins les réponses à donner que la façon de poser les bonnes questions.

Certes dans ses livres, il nous parle de sa démarche, comme en témoigne *Chemins d'écriture*, où il nous livre des pans de souvenirs, ainsi que dans un *Jardin pour mémoire*. Il sait nous enchanter quand il nous entraîne sur ses sentiers : l'imprévu surgit, et à chaque pas, Jacques nous fait partager son aventure. Et si Jacques traverse de nombreux pays, du bassin méditerranéen à l'Extrême-Orient et l'Asie, son voyage est aussi un voyage intérieur. Il n'aura de cesse d'aller à la rencontre des autres, s'englobant de tous ses sens avec un paysage, une forêt, voire un personnage qu'il veut découvrir, non pas de manière extérieure, mais dans une connaissance intime, intuitive et toujours à l'écoute de ce secret que l'autre porte en lui.

Je crois qu'un des aspects de la quête de ce « chercheur de vérité » aura été de nous faire partager la grande et belle aventure de ceux qu'il accompagne, qu'il s'agisse de Marie L'Egyptienne ou du poète soufi Yunus Emrè. Dans un compagnonnage fraternel, il cheminera avec chacun, lui le poète à « l'ombre légère ».

Aussi, ne s'agissait-il pas, en ce qui me concerne, de suivre pas à pas Jacques Lacarrière, dans ce qui serait une biographie exhaustive, mais d'aller à la rencontre de cet homme, qui lui-même se désigne à la fois comme « un homme traversé », selon la belle expression du poète Gustave Roud et « un demi-grec ».

Ce livre *Jacques Lacarrière, passeur pour notre temps* est ainsi un portrait de l'homme que j'ai tenté de suivre à la fois dans sa vie, sa démarche, son aventure spirituelle pour le faire découvrir à tous ceux qui ne le connaissaient pas encore, ceux d'une génération qui pourrait, grâce à lui, s'interroger sur le monde, les hommes et l'Univers.

Ce qui me paraît essentiel est de retenir sa démarche, celle d'un « explorateur des antipodes » comme il se décrit, enfant, dans *Un jardin pour mémoire* alors qu'il vit à Orléans, passe des heures dans son tilleul, et se rend compte qu'il suffit de franchir le mur du voisin d'à côté pour être à la fois très loin et si proche.

Ainsi, Jacques Lacarrière nous fait voyager... Il nous fait partager une façon non seulement d'être en ce monde, mais aussi un mouvement de libération qu'il aura éprouvé de tous ses sens : libération de soi, pour se désentraver, se dénuder, et qui va le mener dans une recherche de connaissance, parfois d'ascèse comme en témoignent ses livres et ses études sur les Pères du désert et plus encore sur les Gnostiques. En un certain sens, il nous aura appris à nous inventer un chemin...

Les chemins de Jacques, ou plutôt ses itinéraires, ont des horizons multiples mais je me suis rendu compte qu'ils menaient tous à la rencontre de l'Homme. Qu'est-ce que l'Homme en ce monde ? Jacques ne cesse de poser cette question, et nous la fait partager en nous livrant généreusement ses propres réponses. Au final, il nous fait comprendre ce qu'il nomme « le savoir fraternel ». Hérodote, Eschyle, Sophocle, Alexandre le Grand, Simon le Mage, Marie d'Égypte, le derviche et poète Yunus Emrè de son livre *La Poussière du monde* ; les paysans de la vallée de Pleïstos ou les chanteurs de rebetika nous deviennent proches. Au travers de sa parole et grâce à son savoir joyeux, Jacques nous les fait rencontrer. On les voit, dans les rues d'Athènes ou d'Alexandrie, ou parcourant les steppes d'Anatolie. Ce que nous offre le poète, c'est sa vision du monde pour nous aider à mieux le déchiffrer. Il nous éveille, nous conduit par ses chemins avec son beau sourire et sa voix doucement musicale. A chaque pas, on se sent au plus près de cette lisière qu'il atteint, cette *Forêt des songes*, son ultime initiation. A le lire et à le relire, on reste émerveillé devant cet homme re-né plusieurs fois, gardant intacte son âme d'enfant qui nous entraîne, avec poésie et humour, dans le pays des contes et des légendes, au centre de ces lieux où tout a commencé : l'origine du monde, du langage et la fabuleuse aventure de l'Univers. C'est l'Univers et ses cosmologies qu'il veut nous faire découvrir. Non pas comme un universitaire, mais en poète, guetteur éveillé, insatiable et curieux de tout ce qui permet d'interroger le monde.

Sur sa route, Jacques fait d'Icare, « l'homme-oiseau », le mythe dont il se sent le plus proche, mais lui ne se brûlera pas au soleil de la connaissance. Il aimerait voler dans l'infini de l'azur, sans tomber, et embrasser du regard l'île aux galets colorés avant de rejoindre celle de Spetses pour se fondre dans la mer. Alors, tel un Icare, il survole en profondeur les continents des mythes et des légendes. Il nous les restitue d'une parole généreuse qui nous incite à nous interroger, toujours un peu plus, sur notre aujourd'hui, à nous poser à notre tour sa propre interrogation : Qu'est-ce que l'Homme dans le monde ?

Jacques Lacarrière nous manque cruellement aujourd'hui. Car oui, il est bien un passeur pour notre temps, titre de cette belle collection dirigée par Gaëlle de la Brosse au Passeur Editeur. Il n'y a qu'à relire ce qu'il écrivait sur Antigone ; sur le cri des femmes venues de la nuit des Temps. Aujourd'hui, c'est certain, Jacques Lacarrière n'hésiterait pas à écrire dans les journaux, à prendre la parole, à témoigner par ses connaissances et à nous aider ainsi à un peu mieux comprendre ce monde en route. Il serait là, partout où il le pourrait pour nous éclairer de son regard visionnaire. Oui, il nous manque et cependant il est bien toujours là, grâce à son épouse, ses amis et surtout ses livres... A nous de les faire circuler...



Jacques Lacarrière et la science

Basarab Nicolescu, physicien

Je dois à mon ami, le poète et éditeur Michel Camus le privilège d'avoir rencontré pour la première fois Jacques Lacarrière le 20 mars 1997, lors d'une soirée dédiée au poète argentin Roberto Juarroz à la Librairie José Corti. Du premier regard, j'ai eu l'étrange sentiment que nous nous connaissions depuis la nuit des temps. Je l'ai vu fortement intéressé lorsqu'il apprit que je suis physicien quantique des particules élémentaires.

Nos relations sont devenues plus intimes lors des rencontres préparatoires du lancement de la nouvelle maison d'édition Oxus, dirigé par Serge Cagnolari. Jacques y était convié comme auteur et moi comme directeur de la collection « Les Roumains de Paris ».

Nous nous sommes rencontrés assez souvent – à Paris, à Vézelay, à Sacy, à Cerisy-la Salle, au Mont Saint Michel et à Fez.

La rencontre la plus mémorable, car la plus intime, fut celle de Sacy, en août 2002, quand mon épouse Anne et moi avons bénéficié de la chaleureuse hospitalité de Sylvia et Jacques.

Les discussions ont porté, tout du moins au début, sur la physique et la cosmologie. Sa curiosité était immense sur le plan scientifique et son intérêt pour approcher les mystères de l'univers était d'une grande profondeur. Je me souviens aujourd'hui encore de ses yeux bleus scintillant de bonheur quand je lui ai parlé de la non-séparabilité, du principe d'incertitude de Heisenberg, du Big-Bang et l'apparition de l'espace et du temps ou des supercordes, comme texture de l'univers. J'ai fus surpris par sa rigueur, car Jacques ne se contentait pas d'explications vagues et approximatives : assoiffé de vérité, il voulait pénétrer l'essence-même de la vision quantique.

Ensuite, nous avons discuté sur les poètes et, en particulier, sur René Daumal. À cette occasion, Jacques m'a fait découvrir la poésie de Paul Valet qui est devenu, au fil du temps, une de mes passions.

À mon tour, je l'ai interrogé sur Gurdjieff, en lui disant combien j'ai été intrigué par une affirmation qu'il a faite en 1977, dans son article « Un gnostique de notre temps » publié dans le Magazine littéraire : « « [...] son enseignement, sa pensée n'ont jamais cessé [...] de jouer sur ma vie et certains de mes livres un rôle déterminant. » Jacques m'a donné toutes les explications nécessaires, ce qui m'a permis d'ouvrir des portes inespérées d'accès à ses livres comme, par exemple, *Les hommes ivres de Dieu*, *La poussière du monde* et surtout *Les gnostiques*. Pour Jacques, il y avait une relation directe entre la science contemporaine et la gnose. Il considérait Einstein, Planck ou Heisenberg, à côté de Gurdjieff, Raymond Abellio ou René Daumal, comme les gnostiques de notre temps.

Enfin, toujours à Sacy, nous avons évoqué Abellio, que j'ai bien connu dans les dernières années de sa vie. J'étais dans le comité d'organisation d'un colloque « Raymond Abellio aujourd'hui » à Cerisy-la-Salle qui devait avoir lieu en septembre. J'ai demandé à Jacques la confirmation de sa participation et j'ai fus heureux d'entendre le thème qu'il voulait aborder. Je connaissais l'entretien sur France Culture « La fin de l'ésotérisme » que Jacques a fait avec Abellio, en 1975, où il a abordé la question des convergences entre science moderne et gnose. D'ailleurs la compréhension de la science contemporaine traverse toute l'œuvre de Jacques Lacarrière. Mais la dimension la plus prégnante de la science dans son œuvre apparaît dans le livre publié cette année *Ce bel et vivace aujourd'hui*.

Après une visite au CERN, il écrit : « Résumons : électrons, positons, neutrons, bosons, protons, photons... et combien d'autres ! Je ne mentionne ici que l'aristocratie des particules. Combien restent encore à découvrir qui attendent dans les replis souterrains du CERN la collision féconde qui les enfantera dans la nuit d'une chambre à bulles ? Quelles étranges nativités ! Cet anneau lové dans les entrailles de la terre – comme jadis à Delphes le serpent Python –, ce serpent d'aimants et d'acier où s'effectue la mue des particules n'annonce-t-il pas les fonts baptismaux du futur ? »

Dès son enfance, Jacques était intrigué par les taches sur la surface de la lune : « Là résidait pour moi le vrai mystère de la Lune : quoi et qui l'avait ainsi blessée ? Le mystère s'éclaira des années plus tard, grâce à un album intitulé *Sur les autres mondes*. [...] Je me souviens d'avoir assisté au coucher du Soleil, auréolé de flammes sur les Apennins lunaires, d'avoir contemplé l'étendue monotone de la mer de la Sérénité... [...] Et d'avoir vu aussi, avec une étrange, immense jubilation, briller la nuit une lumière blême et forte, une lumière presque insolite : le clair de Terre ! [...] À l'époque où j'ai lu ce livre, où je rêvais ainsi intensément à la surface de la Lune, j'avais juste douze ans. Et j'écrivis alors en marge du texte cité : « Saurai-je un jour si c'est vrai ? » »

Jacques se tient au courant de toutes les recherches cosmologiques : « Comme il s'est agrandi et comme il a vieilli cet univers, depuis 1925 ! En cinquante ans, il a pris plusieurs milliards d'années supplémentaires. [...] Je suis heureux de l'avoir – très modestement – accompagné dans sa croissance. Je suis heureux d'apprendre que j'ai grandi entre les fils d'une tapisserie cosmique dont les dessins m'émerveillaient déjà lorsque j'étais enfant. [...] Et très heureux aussi de savoir que Dieu, s'il existe, n'est plus un Dieu-potier, un Dieu-maçon mais un Dieu-tapissier. »

Concernant la Lune et Mars, il écrit : « [...] partout, craie et cendres. Partout, un monde désert, inhumain et glacé. Un monde sans vie aucune. Sans Sélénites et sans Martiens. Dont les seuls visiteurs furent, des millions d'années durant, des milliers de météorites. Et aujourd'hui un minuscule robot, jouet savant télécommandé de la Terre, qui n'a laissé sur le sol rouge de Mars que la trace légère, infime, de ses roues. Comme la légère empreinte d'une aile ou d'un pas d'ange sur la cendre glacé de Mars. »

Ses mots concernant Vénus traduisent toute sa fascination pour l'astrophysique: « ... la sonde américaine Magellan envoyée pour explorer Vénus en 1990, a transmis sur la topographie de la planète des documents si précis qu'ils ont permis de mesurer la hauteur de la plus haute montagne, le mont Maxwell, et d'en reconstituer l'histoire géologique ! Il y a de quoi réfléchir et rêver : reconstituer la géologie d'une montagne située à plus de 40 millions de kilomètres de la Terre, une montagne que nul terrien ne verra jamais de ses propres yeux (la température de Vénus

étant de 460⁰ en surface), abolit brusquement la distance qui jusqu'alors séparait science et conte de fées. »

Les comètes le déçoivent : « Torche ardente ? Monstre dévorateur ? Tête ensanglantée ? Poutre enflammée ? Dragon crachant le feu ? Épée embrasée ? Essaim d'étoiles ? Âme d'un défunt héros ? Messagère céleste ? Rien de tout cela mais une boule de neige sale, prisonnière du Soleil et condamnée à revenir périodiquement dans notre ciel. » Mais, un peu plus tard, Jacques se corrige en tenant compte des informations astrophysiques plus récentes : « ... la comète contient sûrement des molécules prébiotiques, c'est-à-dire celles qui furent à l'origine de la vie. [...] Ainsi, paradoxalement, la science la plus sophistiquée et la plus avancée restitue aux comètes leur antique statut de messagères célestes. Mais cette fois c'est pour ensemençer la Terre, non pour la dépeupler. »

Jacques se penche même sur le problème de la masse manquante de l'univers : « De tous les nouveaux mystères posés par l'univers, le plus étonnant reste encore l'énigme de cette masse perdue – ou plutôt invisible et dissimulée – qui échappe pour l'instant à toute investigation... »

En passant de l'infiniment grand à l'infiniment petit, Jacques est émerveillé par le microscope électronique : « En ce moment, me voici au cœur le plus intime de la femme, en un lieu que n'a jamais pu voir et encore moins imaginer le plus visionnaire des poètes amoureux (ou le plus amoureux des poètes visionnaires), je suis sur la face interne de la trompe de Fallope d'une femme adulte, je ne suis pas plus gros qu'un spermatozoïde, et que voit un spermatozoïde quand il pénètre dans la région précise où je me trouve ? Il découvre un paysage sous-marin, une prairie d'algues ondulant doucement sous la houle du mucus, il voit un épithélium bosselé, des masses ciliées et même chevelues. [...] Et j'avance, ébloui, subjugué, dans la lumière bleutée de ce lagon d'amour... »

Et Dieu dans tout cela ? « Pour la Bible – écrit Jacques, la matière originelle de l'homme c'est l'argile. Pour les astronomes, c'est la matière des étoiles. Alors, laquelle est la plus céleste ? [...] L'homme est-il une argile animée ou une étoile en miniature ? Personnellement, je penche pour l'étoile. Car c'est la seule façon, scientifique cette fois, de nous réconcilier avec le ciel. » Néanmoins, un doute le traverse : « *La main de Dieu des astrophysiciens est retombée là-bas parmi les galaxies dans l'infini du Temps.* Main fossile. Celle du Dieu des croyants, elle embrase les buissons, courbe les herbes sous la brise, obscurcit les vallées d'incroyance, éclaire la prairie des saints. Main vivante. »

Jacques m'a fait cette année un signe amical du monde où il se trouve actuellement. J'ai découvert avec une grande émotion la dédicace qu'il a inscrite sur ses textes inédits « Étonnements d'un promeneur solitaire » : « à Jean-Pierre Luminet et Basarab Nicolescu, incorrigibles « étonnés », insatiables arpenteurs de l'infini, du ciel, du réel et de l'improbable ».

À mon tour, je voudrais lui faire aujourd'hui un signe amical, en lui restituant un texte que Jacques n'a jamais publié et que j'offre à Sylvia. En effet, Jacques n'a pas pu déposer à temps le manuscrit de sa communication « Le nouveau terrorisme dans le roman *Visages immobiles* de Raymond Abellio », présentée le 6 septembre 2002 au colloque de Cerisy. Ainsi, le livre contenant les actes du colloque a été publié sans sa contribution. J'ai reconstitué le texte, qui est d'une grande actualité, à partir de la transcription d'une cassette, qui m'a été transmise par Jean-Baptiste de Foucauld, un des organisateurs du colloque. Permettez-moi de citer juste quelques phrases de ce texte : « Pour Abellio, et c'est clairement dit déjà il y a plus de trente ans, le terrorisme sera la forme de la violence du XXI^e siècle. C'est la violence et la guerre du XXI^e siècle. [...] qu'on le veuille ou non, l'évolution technologique y mène en droite ligne. [...] C'est le fait que désormais, plus on avance dans ce type de combats, moins l'individu sera en quelque sorte au corps à corps avec l'adversaire. Il n'y a plus de corps à corps, ce n'est même pas pensable ! [...] C'est-à-dire que l'anonymat est total entre celui qui déclenche l'arme et celui qui en reçoit les conséquences, entre le tueur et le tué. Il n'y a plus de soldats au sens propre. [...] Non seulement il n'y a plus de corps à corps, mais il n'y a plus d'adversaire. Ce qu'on tue, c'est une ville, un quartier, éventuellement un village, un monument. Ou encore un symbole. Mais il

n'y a pas d'ennemi. [...] On ne s'entoure pas d'une valise d'explosifs pour faire sauter ou tuer un ami, ou un ennemi. Je veux dire par là que l'anonymat, et même l'ignorance absolue des victimes, est une caractéristique du nouveau terrorisme. [...] l'idéal du terroriste, c'est d'être un saint chez lui et un terroriste chez l'autre. [...] »

Que conclure ? J'ai vu les mille visages de Jacques : le patriarche de Sacy, l'époux et le père, le libertaire, le poète, l'écrivain, l'homme passionné par la science et la gnose, l'ami, le passeur, le visionnaire. Ces visages sont tous réunis par une même quête : celle d'un infatigable Chercheur de Vérité.

Jacques et l'archéologie

Eloïse Vial, archéologue

Je souhaite témoigner aujourd'hui et avec vous de l'influence de la pensée de Jacques Lacarrière sur les recherches que je mène depuis une vingtaine d'années sur la civilisation celtique à Bibracte, site naturel et archéologique, ainsi que dans toute l'Europe moyenne tempérée.

Pour parler du regard de Jacques et de ce qu'il m'en a transmis, j'évoquerai le lien qu'il entretenait entre paysage et Antiquité, deux sujets qui n'ont font qu'un et qui sont sans doute à l'origine de mon métier d'archéologue.

La rencontre avec Jacques s'est produite grâce à mes difficultés en orthographe, alors que j'avais environ 12 ans ; je devais faire à la maison des dictées, Charlotte ma maman peintre dont la devise pourrait être « à bas l'ennui » m'avait sélectionné un choix de texte et c'est un passage de *L'été grec* que je choisis, transformant l'exercice rébarbatif de la dictée en découverte. Peu de temps après, à l'occasion d'une exposition de Charlotte à l'ARC au Creusot, nous rencontrons Jacques et Sylvia. Ce hasard qui n'en était pas, me fait croire encore aujourd'hui à la magie des rencontres. Quelque temps plus tard, j'entrais au Lycée Jacques Amyot à Auxerre, fondé en 1584 comme collège par le même Jacques Amyot évêque découvreur du manuscrit de Diodore de Sicile (1^{er} av J.-C. contemporain de César et d'Auguste) et traducteur de Plutarque (1^{er} ap. J.-C.). La semaine je suivais le cursus classique d'une lycéenne et le week-end **je suivais l'école buissonnière de Sacy** pour reprendre les mots de Jacques. L'apprentissage se fit pour moi lors de promenades, de fêtes nombreuses et des merveilleux pique-niques à la carrière de Sacy où Jacques et chacun des convives racontaient des histoires, des mythes de son pays ou des récits rapportés de voyages.

L'extrême gâité et la générosité de ces moments occupent ma vie et m'ont construite d'une façon bien peu académique... Comme on peut le voir sur une photo reproduite dans *Chemins d'écriture*, j'ai l'honneur d'appartenir au groupe Cythere. Je cite à nouveau Jacques : **notre devise est claire « Cythérien t'es pas grand-chose. »**

(Une photo prise à Sacy devant la métairie qu'occupait l'écrivain Rétif de la Bretonne en témoigne.)

C'est en 1984, que commence mon Odyssée gauloise avec la découverte de Bibracte. A ce moment il est question de réinventer l'antique Bibracte, ville fondée par la tribu gauloise des Eduens vers le 2^{ème} siècle av. J.-C. Le site fut exploré par l'archéologie de 1867 à 1914 puis retombe dans l'oubli. Jacques connaît bien ce mont du Morvan, son histoire et un archéologue

protohistorien spécialiste de Bibracte, Jean-Paul Guillaumet qui deviendra plus tard mon tuteur en archéologie. Depuis 1981, il est question de reprendre des fouilles à Bibracte avec la volonté de construire un chantier européen, puisque du 2^{ème} siècle av J.C. à la conquête Césarienne, l'Europe voit fleurir des villes fortifiées gauloises sur tout son territoire. Ce projet était soutenu dès 1981 par **Paul Veyne**, professeur d'histoire romaine au Collège de France, **Christian Goudineau**, archéologue, historien de l'Antiquité et spécialiste de la Gaule et bien d'autres encore.

C'est dans ce contexte que fut organisée une marche Bibracte Alésia, Les chemins de l'histoire sur 120 km. Jacques et Charlotte furent invités à participer à cette marche, et j'ai envie de dire : comme toujours j'étais là, au bon endroit et au bon moment...

La visite de Bibracte fut pour moi mémorable car il n'y avait rien à voir ; le lieu était recouvert de broussailles, on avait l'impression d'être dans le conte d'Andersen, *Les habits neufs de l'empereur*...

En effet Jacques, sensible à l'esprit des lieux, semblait voir dans ces forêts séculaires des Eduens, Il les avait déjà rencontrées lors de sa traversée du Morvan comme il le raconte dans *Chemin Faisant*. Jean-Paul Guillaumet, quant à lui, nous décrivait avec force détail, les grandes demeures à la romaine, les remparts de terre et de bois édifiés par les Eduens sur des km. Je ne voyais toujours rien, puis au cours de la marche, la vision s'est construite, le regard s'est aiguisé et les reliefs, forme et contre-forme des paysages se sont mis à apparaître. Ces déchiffrements associés à la marche m'ont amenée à l'archéologie mais je ne le savais pas encore.

Lors de cette marche, à la mi-août, le ministère de la culture autorisa la reprise d'une fouille dont François Mitterrand devait venir examiner les résultats fin septembre.

En janvier 1985 un courrier de Jack Lang annonce la reprise de fouilles de grande envergure et marque le début d'une grande aventure contemporaine. Dès lors des centaines d'étudiants, de chercheurs venus de toute l'Europe réinventent la ville. Nous étudions encore aujourd'hui les changements culturels qui se sont produits au moment où les Gaulois devinrent des Gallo-Romains.

En 1996, Jacques offre un texte pour l'édition du guide «Bibracte-Alésia 120 km à pied, à cheval, à VTT ou en attelage par les chemins de l'histoire». Voici les deux premiers paragraphes :

« Marcher n'est pas une activité physique consistant à se déplacer et à changer d'espace. Pourquoi ne pas aller plus loin, dans tous les sens du terme et se déplacer aussi dans le temps ?

En procédant ainsi, on ajoute l'histoire à la géographie et l'on conjugue tout au long des chemins les voix de l'horizon et de la mémoire. Car les chemins sont faits pour nous mener bien au-delà de l'immédiat. »

En 2007, Bibracte a reçu le label *Grand Site de France*, c'est un réseau de sites emblématiques et fragiles qui s'attache à concilier l'accueil d'un grand nombre de visiteurs et la préservation de l'esprit des lieux. C'est évidemment avec les mots de Jacques que cet esprit s'exprime :

«Si l'on veut essayer de retrouver quelque chose des Gaulois, j'entends quelque chose que le paysage porte encore, même après tant de siècles, c'est à Bibracte qu'il faut aller, sur ce mont Beuvray dominant les plateaux du Morvan.»

Chemins faisant (1973)

Jacques entretenait un anachronisme permanent entre l'Antiquité et aujourd'hui, un va et vient entre les dieux et héros de l'Antiquité et ses contemporains. Cette heureuse manière de considérer le monde a créé chez moi une familiarité avec les périodes anciennes, Cette familiarité m'a amenée à chercher, à capter, dans un objet, un texte, une peinture, ce qui traverse les cultures, les croyances, ce qui fait que nous sommes justement des humains, **des humains aimants** aurait dit Jacques.

En archéologie, nous avons pour habitude de considérer que l'absence est signifiante et il est des absences qui disent beaucoup. Lorsqu'en 2005, Jacques quitte ce « bel aujourd'hui », j'achevais la rédaction de ma thèse sur la représentation animale du second âge du Fer, période de l'Antiquité qui se situe entre 5^e siècle, (siècle d'Hérodote) et la fin du I^{er} av J. C. Ces 1300 pages sur les figures animales celtiques lui ont été dédiées : Ecrivain, il se disait : « oiseleur du temps » ; il m'a appris « qu'il n'y a pas de paroles perdues ».

Cette mention était accompagnée de la reproduction d'un dessin à la plume de Charlotte, la « Vache-paysage », qui veille encore aujourd'hui sur Sylvia et la maisonnée de Sacy.

Travaillant sur des cultures sans récits, j'ai souvent pensé au fait qu'il n'y ait pas de paroles perdues. Les Celtes utilisent comme écriture de courtes inscriptions, ils ignorent le récit. Un espace se glisse alors entre les vestiges matériels et les textes, une absence qui laisse l'archéologie parfois bien impuissante...

En 2002, lors d'une visite de Jacques et Sylvia accompagnés d'Aurélien à Bibracte, où ils étaient venus lire des poèmes orphiques lors d'une soirée de la nuit des étoiles que j'avais organisée, un échange plutôt vif s'est tenu entre Jacques et Jean-Paul Guillaumet, l'archéologue. Ce dernier faisait part de sa méfiance des textes comme ceux d'Hérodote – à quoi Jacques a répondu : **« Mais expliquez- moi, pourquoi vous tenez tant à ce qu'Hérodote mente, il ne ment pas plus que vous et il était bien plus proche des Gaulois que vous ne le serez jamais. »**

Ces propos, on les retrouve dans le préluce de *En cheminant avec Hérodote*, je les avais déjà lus mais là, sur le mont Beuvray, dans cette géographie, cette histoire, ils ont pris pour moi un relief tout particulier ; c'est ce que je qualifie : **d'ombre portée des Barbares.**

Le mauvais procès fait à Hérodote sur l'emploi du mot Barbare, mot aujourd'hui hélas dans toutes les bouches, alors qu'il ne veut dire que « étranger », jette une ombre sur nos périodes d'études et nous fait à tort, opposer les Antiquités.

Finissons notre cheminement par où nous l'avons commencé, sur l'antique Bibracte, le centre urbain témoigne précisément des ajouts culturels : là une maison à pans de bois gauloise, ici une basilique romaine, et enfin, au centre de la ville, un bassin en forme d'œil bâti par des artisans grecs. Tous ces témoignages sont contemporains.

Tout est là sous nos yeux, Jacques ne l'a pas vu, mais son ombre légère l'a toujours su.

Jacques et la spiritualité

Lorant Hecquet, libraire à Vézelay (L'Or des Etoiles)

Jacques Lacarrière et les gnostiques

« *J'aime les hommes qui savent unir en eux des siècles différents, qui savent être creuset, foyer, source de retrouvailles séculaires.* »

Le sujet est immense, complexe. Ces quelques réflexions ne prétendent pas le cerner ni en rendre compte de manière satisfaisante. J'aimerais surtout vous inviter à faire l'effort d'une rencontre avec les gnostiques. Et pour cela, quel meilleur guide que Jacques Lacarrière ?

« *Ceux qui savent* ». C'est ainsi qu'on pourrait désigner les gnostiques. Le terme gnostique a de nombreux sens. La Gnose est une connaissance qui rassemble des groupes, des communautés éphémères constituées à l'origine sur les rives orientales de la Méditerranée, et notamment en Egypte, au moment où le christianisme cherche sa voie, dans les tous premiers siècles de notre ère. Alexandrie est le creuset où ils se croisent. Les gnostiques ressentent la vie, la pensée, le devenir humain et planétaire comme une œuvre limitée, « manquée », viciée dans ses structures les plus intimes. Seule la Gnose et les voies qu'elle propose sont en mesure de combattre cette imperfection originelle.

Jacques Lacarrière aborde les gnostiques en rêveur, en poète, pas en historien ni en théologien. Il va à leur rencontre, avec la volonté de les comprendre, non de les juger ou de se faire l'apôtre de leur pensée. En ce sens, sa démarche est radicalement différente de celle de la plupart des commentateurs ou exégètes des textes gnostiques.

Il s'interroge sur le sens de leur message dans le monde d'aujourd'hui. Quel regard auraient ils eu sur notre monde ? N'y verraient-ils pas, dix-huit siècles plus tard, la confirmation de leurs intuitions quant à la duperie du monde, ce scandale permanent qu'était pour eux l'existence du monde et de l'homme tels qu'ils sont ?

Jacques a consacré plusieurs ouvrages aux Gnostiques. En premier lieu *Les hommes ivres de Dieu*, puis *Les gnostiques*, et *Marie d'Egypte ou le désir brûlé*, roman qui matérialise les impressions et les souvenirs issus de trois séjours dans les monastères coptes du Wadi Natrun et du Djebel El Arak, en Egypte. On retrouve une interrogation gnostique dans les *Sourates* et dans bien d'autres textes de l'œuvre de Jacques, visiblement touché par le message.

Il s'interroge avec lucidité sur le pourquoi de son intérêt, de son attirance pour la Gnose. Conscient de ses conditionnements, se refusant à être historien du gnosticisme mais réfléchissant sur ce qui, aujourd'hui, demeure vivant et signifiant dans la pensée gnostique.

Il écrit dans *Les gnostiques* :

« *Je trouve pour ma part étrange que tous les livres écrits sur la Gnose laissent leurs auteurs intacts, comme s'il s'agissait d'écrire un chapitre d'histoire sur quelques hommes intéressants mais un peu fous et nettement dépravés. Pourtant les questions posées par les gnostiques restent toujours posées et je ne crois pas que ceux qui les ont étudiées aient jamais pensé qu'elles s'adressaient aussi à eux.* »

Jacques Lacarrière montre le cheminement géographique de cette pensée et son évolution. Les chemins sont ceux d'Orient, partant d'Egypte, se répandant en Mésopotamie, Arménie, Cappadoce, Grèce, Bulgarie, Bosnie...les gnostiques sont aussi des errants, des extravagants, des insoumis. Ainsi au 9^{ème} siècle apparaît en Bulgarie, puis en Bosnie et en Herzégovine, une secte de nature gnostique, qui se développe et se structure, loin des groupuscules alexandrins, forme des communautés, des églises, ordonne des prêtres...évolution paradoxale puisque la Gnose est née d'un refus de l'histoire et de la société. Cette communauté aura un destin tragique.

« Ce qui n'a cessé de hanter les gnostiques, ce n'est pas l'existence du mal en soi dans un monde qui serait surgi par hasard du néant, mais l'existence du mal sur une terre et dans un monde tenus pour des œuvres divines. A cette antinomie ils ont répondu par le courage et la lucidité, par l'idée et le sentiment d'une déchirure irrémédiable entre le divin et l'humain. »

Les gnostiques, dit Jacques Lacarrière, ont la certitude qu'il existe en l'homme quelque chose qui échappe à la malédiction de ce monde, un feu, une étincelle, une lumière issue du vrai Dieu...la tâche de l'homme étant de retrouver l'unité première et le royaume de ce Dieu inconnu.

Au risque de me répéter, mais reprenant néanmoins la question posée par Jacques Lacarrière avec force : en quoi sommes nous concernés aujourd'hui par la pensée gnostique ? A sa façon, Lawrence Durrell, dans la préface à l'édition anglaise des *Gnostiques*, répond : *« un monde qui joue au gnosticisme »*. Les découvertes de la physique moderne, pour lesquelles Jacques se passionnait, n'apportent aucune certitude. C'est plutôt le principe d'incertitude qui est mis en avant, notamment avec la théorie quantique, très en vogue aujourd'hui, ouvrant des abîmes de réflexion...qui ne sont pas sans rapport avec la pensée gnostique.

L'écrivain Henry Miller reçut avec joie et enthousiasme l'exemplaire que Jacques lui adressa de l'édition anglaise de son livre. Deux ans avant sa mort il lui écrivit :

« Sachez que vous m'avez donné un grand bonheur avec ce livre car l'idée que ce monde est une vaste farce cosmique me remplit de joie. »

Commentant un texte de Leisegang décrivant les gnostiques comme des décadents, Jacques Lacarrière écrit :

« Si la décadence consiste à poser à ses contemporains les questions cruciales que leur posèrent les gnostiques, si elle consiste à voir dans les systèmes, dans les lois, les institutions, les produits d'un mécanisme aliénateur, si elle implique, enfin, une attitude de doute, de refus ou d'insoumission à l'égard des systèmes, alors vive la décadence ! Loin d'être la conséquence d'une démission ou d'une résignation devant l'inévitable, loin d'être une fuite devant la complexité du monde, elle apparaît au contraire comme une interrogation lucide qui ne veut rien laisser dans l'ombre, et l'ambition, hautaine sans doute, de mettre en question les solutions philosophiques ou religieuses proposées jusqu'alors à l'homme. »

Sans doute est-ce un aspect de la pensée gnostique qui le fascine le plus : l'idée que toutes les institutions, les lois, les religions, les églises et les pouvoirs ne sont que des plaisanteries, des pièges, la perpétuation d'une duperie millénaire. Les gnostiques prônent, rappelons-le avec Jacques une fois encore, l'insoumission.

Insoumis mais en éveil, à l'image d'Hermès, l'Eveillé, une des figures favorites de leur panthéon originel.

« Garder les yeux ouverts, refuser le sommeil, s'éveiller à la véritable conscience de soi-même. »

« Je suis au monde mais je ne suis pas du monde. »

Les citations proviennent toutes de l'ouvrage de Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*.

Ouvrages de Jacques Lacarrière cités :

Les gnostiques, Albin Michel.

Les hommes ivres de Dieu, Fayard, Points Seuil.

Marie d'Égypte ou le désir brulé, Points Seuil.

Sourates, Albin Michel, 1990, Fayard, 2005.

Marc de Smedt, auteur, éditeur et journaliste

Retrouver ce silence fugace et essentiel

Dans ce théâtre qu'est la vie, il s'avère essentiel de savoir se ressourcer.

Je me souviens d'un colloque sur le thème « Méditation et Action » qui se déroulait en 1986 au monastère de la Sainte Baume, alors centre culturel de grand rayonnement œcuménique, dirigé par Jean-Yves Leloup. Jacques Lacarrière y participait avec sa bienveillante convivialité habituelle, accompagné de personnalités aussi diverses que Marie-Madeleine Davy, Sogyal Rinpoché, Faouzi Skali ou Kenneth White. Et me frappa beaucoup cette phrase que Jacques avait émise lors de son exposé¹) « quitte à méditer aujourd'hui, les grottes se faisant rares et le silence aussi, autant le faire là où nous sommes, au milieu des autres, avec eux parfois, à sa fenêtre ou dans la rue. Pourquoi la méditation aurait-elle besoin de lieux particuliers ? Elle n'est pas pour moi une voie à part, marginale, mais une voie que rien en apparence ne distingue des voies profanes. On peut méditer en marchant autant qu'en restant immobile, on peut méditer en se rendant à son travail comme à sa liberté ».

Disant cela, il ouvrait avec vingt années d'avance le grand chantier de la spiritualité laïque²) : car doit-on forcément appartenir à une religion et être inféodé à un dogme, pour ressentir le sens du sacré en soi ? Pourquoi ne pas considérer simplement tous les courants spirituels, comme faisant partie du patrimoine culturel de l'humanité et en extraire la substantifique moelle, comme l'occident su le faire avec cette gymnosophie qu'est le yoga, pourtant issu de l'hindouisme ? Et faut-il se priver d'une réflexion sur la sagesse sous prétexte qu'existent le fanatisme et le sectarisme ? Jacques savait, lui, que l'essentiel est ailleurs, dans le silence qui est la toile de fond de toutes choses, ce silence que nous pouvons retrouver, ne fut-ce que fugacement, dans la méditation, au-delà des tumultes chaotiques de notre mental.

1) On peut retrouver l'intégralité de son texte « Multiplier nos sens », dans L'Art de méditer et d'agir, réédité aux ed. *Le Relié Poche*.

2) Voir : L'esprit de l'athéisme, d'André Comte-Sponville, ed. *Albin Michel* 2006.



Pour Jacques Lacarrière

Kadhim J. Hassan, poète, maître de conférence à l'INALCO

C'est en Égypte, en 1991, lors de la célébration du centenaire de la disparition d'Arthur Rimbaud, que j'ai connu Jacques Lacarrière. Je l'avais alors déjà lu et écouté, mais c'est lui qui, mû par sa légendaire affabilité, s'est présenté à moi, alors qu'à cette époque je n'avais encore rien publié en français ou presque. Tout de suite on a eu l'impression de nous connaître de toujours, tellement il avait le pouvoir de vous mettre en terrain familier, l'amitié pour lui étant là avant qu'il n'y ait rencontre, et c'est à vous de vous hisser à la hauteur de cette amitié et de répondre « présent ».

Apprenant que je résidais à Paris, et que je faisais partie de l'équipe d'*Al-Karmel*, revue littéraire fondée et dirigée par le poète palestinien Mahmoud Darwich, il a exprimé le désir de le rencontrer. La rencontre eut lieu à Paris peu à après. Darwich ayant toujours été fervent lecteur de Seféris, d'Elytis et de Ritsos, immenses poètes grecs que Lacarrière avait connus et traduits bien longtemps avant l'obtention des deux premiers Prix Nobel de littérature. La discussion s'est surtout centrée sur la poésie grecque moderne, domaine dans lequel on ne pouvait trouver meilleur guide que Lacarrière.

Je signale à cette occasion que ce sont ces traductions de Lacarrière qui ont assuré à ces trois poètes grecs le passage à la culture arabe. En effet, l'absence dans notre culture de traducteurs de poésie grecque à partir du grec moderne a fait qu'ils furent traduits à partir des versions françaises de Lacarrière. Traduction de traductions donc, ou traductions médiatisées, procédé soulevant techniquement des critiques, mais qui a permis aux poètes grecs et leur permet encore d'être lus par des milliers d'amoureux de la poésie et de la Grèce dans le monde arabe.

A partir de là, une amitié suivie s'est installée entre nous. J'ai connu Sylvia Lacarrière, vu grandir Aurélien et assisté à la naissance de nombreux ouvrages de Jacques. Au fil des rencontres, j'ai pu voir comment opérait son humour singulier, alliant l'extrême raffinement à la simplicité la plus touchante, ses souvenirs de lecteur à ceux du grand voyageur qu'il était. Songeant à ses anecdotes de conteur né et d'homme érudit s'il en est, c'est le souvenir du savoureux parler de Jorge-Luis Borges qui me vient à l'esprit. Dans les propos de Lacarrière, les Anciens grecs côtoyaient les modernes, les dieux de l'Olympe tutoyaient les hérétiques latins et alexandrins, Orient et Occident, culture et expérience, le bel aujourd'hui et le fabuleux hier cessaient soudain d'être « perçus contradictoirement ».

Jacques Lacarrière détestait les rencontres hâtives et inhospitalières dans les cafés. Nos rencontres se faisaient le plus souvent chez lui, le soir. Il venait de passer la journée à travailler sur l'un de ses livres, ces opus que l'on connaît, où la culture savante se laisse « alléger » par la grâce du style. Car ce poète et essayiste avait l'art de transmettre une matière sophistiquée par de lumineux moyens, et de la rendre captivante sans affadir sa portée intellectuelle ou philosophique. Repu de travail et de trouvailles, il vaquait au temps des retrouvailles et faisait, alors, à ses amis et visiteurs, bénéficier de ses propos de sage antique, qui est à la fois un extrême contemporain.

Parmi les historiens, poètes et écrivains, Lacarrière avait un don inouï, inimitable, celui de la mobilité. Elle se manifeste et s'impose chez lui sur tous les plans. D'abord lui-même était un cheminant, un péripatéticien par excellence. On n'a pour s'en assurer qu'à relire son *Été grec* et son *Chemin faisant*, ouvrages qui participent tout à la fois de l'anthropologie du terrain, de la littérature de témoignage, du récit de voyage et de l'écriture du paysage. Mobilité aussi dans l'approche des formes et la traversée des genres, ses explorations des mythologies et de l'Histoire, de la pensée mystique aussi et des idées des hommes se laissent toujours éclairer, traverser par une lumière singulière, amicale et jamais aveuglante, venue de son talent d'écrivain. Et ses poèmes et romans regorgent toujours des fruits de son érudition, sans lourdeur toutefois et sans sécheresse. C'est par tout cela qu'il a pu gagner l'admiration, entre autres, de Claude Lévi-Strauss et de Gilles Deleuze, des chercheurs et des poètes, des historiens et des simples lecteurs, tous partisans d'une nouvelle écologie dont il dessinait les contours, ou amoureux de la Grèce et de l'Orient en général.

Dans son œuvre vaste et diversifiée, et parallèlement en ses ouvrages devenus classiques sur la Grèce antique et moderne, Lacarrière a toujours laissé une bonne place à de grandes figures orientales. Figures dont il explorait la trajectoire et éclairait l'expérience, aiguillonné, magnétisé par leur étonnante singularité, ce qui a beaucoup compté dans l'admiration vouée à Lacarrière par le modeste oriental que je suis.

Dans *Marie d'Égypte*, il réinvente la vie de cette prostituée vivant à l'ombre des anciens dieux d'Égypte et qui, à l'approche des temps chrétiens, capte le nouvel appel, se fait mystique et s'isole dans une courageuse quête de l'absolu. L'on sait que ladite Marie a une homologue insigne, une sosie parfaite dans la figure de la musulmane Râbi'a al-'Adawiyya, poétesse arabe qui, au huitième siècle j.-c., a connu le même cheminement, la même métamorphose.

Et dans *Les hommes ivres de Dieu*, il explore la conduite et la pensée paradoxales, les dérives cultivées et audacieuses de quelques saints de l'Égypte chrétienne, qui ont encore, surtout quand on les voit par l'œil de Lacarrière, la capacité d'ébranler toute rigidité

dogmatique et tout fondamentalisme doctrinaire. Je signale en toute modestie que c'est en guise d'hommage à cet ouvrage de Lacarrière, et aux paradoxes de ses hérétiques chrétiens, que j'ai conçu mon anthologie des récits de miracles des saints de l'islam, éditée sous le titre *Le livre des prodiges* (Éd. Sindbad/Actes Sud, Arles, 2002). A sa parution, Jacques Lacarrière eut l'amitié de lui consacrer un article dans *Le Monde des livres*.

Mais il ne faudra pas oublier *La Poussière du monde*, roman de Lacarrière paru aux Editions du Nil, à Paris, en 1997. Il y trace un portrait spirituel du poète mystique turc Yûnus Emré (XIII^e siècle). Un exemple ou deux suffiront pour vous donner idée de la lecture inspirée que Lacarrière fait de la démarche de ce poète¹.

Accompagnant Emré dans sa découverte de la danse des Derviches Tourneurs, disciples de Mawlânâ, Lacarrière propose de cette danse spirituelle une interprétation qui en approfondit les significations : « En tournant ainsi, lentement puis de plus en plus rapidement sur lui-même le derviche, par le jeu et le pouvoir de ces deux paumes inversées, attire et concentre sur lui les énergies du monde qui traversent son corps comme un éclair au ralenti, muant ce corps en réceptacle des orages, des embellies de l'Invisible »².

De certains vers d'Emré, d'apparence délirante et surréaliste avant la lettre, Lacarrière propose aussi une lecture qui leur restitue leur dimension spirituelle et leur audace poétique. « *Grimpé sur le prunier/ Je me suis régala de raisins / Et le jardinier m'a crié : / Pourquoi manges-tu mes noix ?*³, écrit le poète turc, déviant ainsi toute logique et perturbant les apparences. Et bien des siècles avant le roman latino-américain, qui abusera du mélange des règnes et recourra si souvent aux procédés du réalisme magique, on voit ainsi chez Emré « tenir un bœuf sur l'aile d'un moineau, ou un aigle entier sur celle d'une mouche ». Lisant cela, l'on ne doit pas se montrer égaré ni crier aux illogismes : de telles images possèdent, selon Lacarrière, une « logique secrète » et ne sont là que « pour cacher au profane le message précieux qui s'y cache⁴. »

Qu'il s'agisse de Marie d'Égypte, de Yûnus Imré ou d'autres chrétiens et musulmans, nous aimions en effet, l'ami Lacarrière et moi, à commenter ensemble ces saints cultivant d'aimables excès, et dans le comportement et la parole de qui se cristallisaient une sorte de douce folie, une dérogation à toutes les orthodoxies du monde. Actuellement, comme vous le savez, une folie malsaine et mortifère se manifeste tous les jours au nom d'une « spiritualité » douteuse, voire de pacotilles, gouvernée par la seule soif de sang. C'est là que saints, hérétiques et poètes de toutes les cultures nous font défaut, et avec eux leur commentateur inspiré et historien hors pair, notre ami Jacques Lacarrière.

¹ Qu'il me soit permis de renvoyer ici à la lecture que j'ai faite de ce livre : « Le vide pacifié – Jacques Lacarrière lecteur de Yûnus Emré », dans mon ouvrage *Le labyrinthe et le géomètre – Essais sur la littérature arabe classique et moderne*, suivis de *Sept figures proches*, Éd. Aden, Paris, 2008.

² J. Lacarrière, *La Poussière du monde*, op. cit., p. 61.

³ *Ibid.*, p. 172.

⁴ *Ibid.*, p. 173.

Jacques et la traduction

Michel Volkovitch, traducteur, écrivain

J'ai connu Jacques non par la Grèce, mais par la France. Quand j'ai découvert *Chemin faisant* à sa sortie, je ne savais rien de son auteur. J'ai été tout de suite emballé par son regard et son écriture ; le lire, c'était marcher à ses côtés. *Chemin faisant* et d'autres livres de Jacques plus tard — *L'été grec* notamment, bien sûr — ont ouvert pour moi une fenêtre, et même une porte, ils ont agrandi mon horizon, m'ont fait respirer plus largement. Mais aujourd'hui je parlerai surtout du traducteur, car c'est lui que j'ai le plus fréquenté.

La notice de Wikipédia ne mentionne pas cette facette de son talent, ce qui est choquant. Jacques a tout de même une douzaine de livres traduits à son actif. Il a traduit les deux poètes grecs nobélisés, Sefèris et El_tis, et ce avant qu'ils décrochent le prix — on peut donc penser que le traducteur y est pour quelque chose. Il a également introduit en France quelques prosateurs, à commencer par Còstas Taktsis, auteur du *Troisième anneau*, selon moi l'un des deux ou trois grands romans grecs de l'après-guerre. Ce n'était pas une commande, Jacques a lui-même découvert le livre, et c'est sans doute sa plus belle traduction — actuellement épuisée, hélas. Dans ce roman foisonnant la langue grecque se déploie dans toute sa richesse, on y trouve la langue écrite la plus écrite à côté de l'oral le plus oral, et le traducteur suit fidèlement tous ces changements de registre et de ton.

L'essentiel pour lui, c'est la musique du texte, son rythme, sa respiration. Chaque fois que j'ai l'occasion de faire travailler des apprentis traducteurs, je leur cite ce que j'appelle le « théorème de Lacarrière », qui est pour moi fondamental : « Une fausse note est moins grave qu'une erreur de tempo ». Autrement dit, un contresens ici ou là n'est pas une catastrophe, mais ne pas trouver la vraie musique du texte revient à le détruire.

Une autre grande qualité de Lacarrière traducteur : l'équilibre qu'il sait maintenir entre l'affirmation excessive de soi, qui efface l'auteur, et l'effacement de soi qui rend la traduction insipide. D'après lui, une bonne traduction doit faire entendre la voix de l'auteur avant tout, mais aussi, un peu, celle du traducteur. Comme le disait Giono : « Je décris le monde tel qu'il est quand je m'y ajoute ».

En même temps, le traducteur ne doit jamais laisser enfler ses chevilles. La modestie de Jacques, je l'ai constatée plusieurs fois, à l'Institut français d'Athènes en particulier, lorsqu'invité à faire travailler un groupe de jeunes traducteurs, il a critiqué sans pitié la première page du *Troisième anneau*.

Je n'ai pas moins admiré sa générosité, dont je donnerai deux exemples :

Aux Assises de la traduction d'Arles en 1985, il déclare entre autres « Je me suis toujours senti en confraternité et non en rivalité avec les gens qui traduisaient les mêmes auteurs que moi. » (Certains confrères devaient en prendre de la graine...)

Tout au long de mon parcours il m'a aidé, m'a encouragé de diverses façons, et lorsque Christian Pirot lui a passé commande d'une anthologie de chansons rebètika traduites en français, *La Grèce de l'ombre*, au lieu de garder le gâteau pour lui seul il m'a invité à le partager, fifty-fifty.

Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de qui que ce soit, alors que lui-même, si doux et bienveillant, a suscité la haine frénétique de certains rivaux en traduction — des universitaires enseignant le grec. Forcément : il n'enseignait pas, lui ! Il n'avait pas écrit de thèse !

J'ai été englobé parfois dans cette haine, ce dont je suis très fier. Entendre dire « Lacarrière et Volkovitch, ces deux salopards », quelle consécration ! quel bonheur ! Il avait remarqué, il me l'a laissé croire, une certaine parenté d'esprit et de technique

entre son travail et le mien. Et je peux dire, de mon côté, qu'il a été un père pour moi en traduction. Voilà pourquoi j'ai toujours sa photo dans mon bureau, à côté de celle d'un autre de mes pères d'élection, Maurice Nadeau.

Et pour mieux illustrer ce compagnonnage entre nous, je terminerai par une anecdote. Il y a une vingtaine d'années, je rentre de Grèce dans un gros avion, et qui je trouve assis à côté de moi ? Jacques ! Un tel hasard, ce serait déjà beau — d'autant que la même chose nous était arrivée dix ans plus tôt dans un train. Mais ce n'est pas tout. Jacques me raconte qu'au contrôle on lui a confisqué son opinel — vous savez, ces couteaux de poche délicieusement ringards. Je lui réponds que moi aussi j'en avais un, qui a subi le même sort. Nous étions les deux seuls dans tout l'avion à en trimballer un.

Hasard ? Peut-être pas. L'opinel, objet mythologique fort, est le compagnon et l'emblème du campagnard, du routard, de l'artisan, du bricoleur. N'est-ce pas là un juste portrait du traducteur ? La traduction n'est-elle pas un voyage lent, pédestre, un bricolage patient, un artisanat humble et fier ?

Gérard Chaliand, géostratège, poète

Pour Jacques, *in memoriam*

Jacques, jusqu'au bout tu es resté fidèle à l'existence libre que, très tôt, tu as choisie avec courage. Tu n'as jamais eu la marque du collier, ni le cou pelé de la fable. Tu as vécu librement, ce qui est difficile pour ceux qui ne sont pas des héritiers.

Les amitiés, Jacques, sont fondées, tu l'as toujours dit, sur des choix partagés et des lignes de conduite, sur la distance. Tu es l'un de ceux qui n'est pas été entravé par le souci de la sécurité à tout prix.

Je ne vais guère parler de ton œuvre, de la diversité de ton talent, du champ ouvert de tout ce qui t'a intéressé dans ce monde, cruel et merveilleux, où nous faisons un unique voyage sans jamais de retour à Ithaque. Tu disais, ce sont tes mots :

« Il ne faut pas faire n'importe quoi avec son existence et ne jamais s'asservir à des choses qui nous sont extérieures. »

Tu es un des rares à avoir consenti à payer le prix en précarité et en somme de travail pour rester libre. Tu n'as pas voulu passer sous les fourches caudines, ni briguer les honneurs et moins encore intriguer. Je t'aime et t'estime pour ta dignité, ta générosité, ton ouverture au monde, à la nature, à la beauté, au charme des femmes et de l'amour et pour ta bonté.

Contrairement à la grande majorité des artistes, tu n'es pas devenu amer avec l'âge, n'ayant rien attendu sinon de vivre à ta guise.

Il n'est pas important, dans le voyage, ni d'aller loin ni d'aller partout, mais de voyager dans la culture, dans l'histoire et dans la chair des sociétés. Tu as su le faire en prenant ton temps pour l'immersion, avec la Grèce comme avec l'univers méditerranéen et ton œuvre, comme celle de Nicolas Bouvier, un de tes amis, nous rappelle que dans le voyage, l'essentiel est dans la qualité du regard du voyageur. Je sais ce dont tu parles quand tu évoques des temps difficiles, quand on n'a ni salaire ni revenu régulier. Surtout au cours des premières et longues décennies, lorsque votre nom n'éveille aucun écho. Tu avais passé la cinquantaine lorsqu'est arrivé le succès avec *l'Été grec* que publia Jean Malaurie, dans *Terre humaine*, la plus belle des collections du siècle dernier. Tu continuas à être un voyageur, un poète, un artisan impeccable. Tu as donné ensuite cette merveille très originale qu'est *Le pays sous l'écorce*.

Dans le livre plein de ferveur que Florence Forsythe t'a consacré avec ce titre mérité de *Passeur de notre terre*, je compte une cinquantaine de livres dont deux ou trois sont devenus des classiques, privilège rare, plus une vingtaine de traductions. La grande majorité de tes œuvres a

été écrite après la cinquantaine. Pour rester libre tu as dû beaucoup travailler. Ta compagne Sylvia à qui nous devons entre autres cette journée peut en témoigner. Jacques, j'écoute, nous écoutons, ta voix :

« Voici maintenant vingt-cinq ans que je ne vis que de mes livres(...)Je veux dire que je n'ai jamais eu d'autre ressource que celle de ma plume, selon l'expression consacrée. Écrire des livres d'abord, des articles ensuite, des traductions éventuellement. J'ai aussi collaboré à des éditions littéraires et effectué des adaptations théâtrales d'œuvres anciennes et modernes. (...) Pour moi pas de CNRS, pas de Hautes Etudes, pas d'Instituts ou de Fondation dispensateurs de francs ou de drachmes. Helléniste mais helléniste libre, sans attache universitaire, voyageur le plus souvent solitaire (ayant toujours trouvé en Grèce la ou les femmes sans lesquelles je ne saurais vivre, car aimer un pays ne saurais se concevoir sans aimer ses femmes ou ses hommes, selon ses goûts), j'ai toujours choisi tout ce que j'ai écrit sans aucune contrainte extérieure, bref n'appartenant à aucune maison d'édition, ni aucune institution quelconque susceptible de me faire vivre, je mène une vie et une activité entièrement libertaire. Je vis en marge, en dehors de tous les milieux littéraires que jamais je n'ai fréquenté, n'ayant aucun souci d'être à la mode. (...)Mais ces problèmes (...) ne m'ont ni empêché de voyager ni contraint d'écrire autre chose que ce que j'ai voulu écrire. Je dois même à ce manque d'argent d'avoir connu la Grèce telle que les Grecs eux-mêmes, j'entends les Grecs pauvres, la vivent et la parcourent. Toutes ces années je les ai passés à côté d'eux et souvent même chez eux...

J'ai eu la chance d'avoir une santé solide, un tempérament paysan, un goût marqué pour l'imprévu qui fit que je m'adaptai très bien à tous les changements et que j'ai pu me montrer indifférent au confort matériel. Aujourd'hui encore si la rencontre de la beauté et de la vérité est à ce prix, je coucherai dehors et me nourrirai de pain et d'olives le temps qu'il faudra. C'est le but, le but seul qu'il ne faut jamais perdre de vue, a fortiori lorsqu'il s'agit de voyages et ce but lorsque l'on vit ainsi dans son corps et son temps organique, cette existence, ce rappel constat du réel, ce fut toujours pour moi de pouvoir rencontrer la beauté, qu'elle se nomme Patmos, Hydra, ou Vassilika ou Angeliki et au besoin, comme le poète de l'asseoir sur mes genoux. »

C'est bien toi, Jacques, on te reconnaît, courage sans forfanterie, appétit de la rencontre et du vivre sans entrave. Si je te demandais : as-tu vécu une belle vie, une vie à laquelle tu as donné sens? Je pense que tu ne pourrais que me répondre oui.

Vois-tu, dix ans après ta disparition, la plupart de tes amis encore vivants sont là. Par-dessus tout, il y a ta compagne qui, durant dix années a soufflé sur les braises du temps pour se souvenir avec l'aide de ceux qui t'aiment. Tu as bien de la chance mon cher camarade d'avoir une compagne qui, par fidélité du cœur sait, comme dans la Grèce antique, transformer la disparition physique en « belle mort » pour ceux qui ont bien combattu.

La « belle mort » est celle qu'on chante afin de la sauver de l'oubli. On la célèbre ainsi, depuis les temps homériques. Nous ne t'oublions pas Jacques, ni toi ni ton exemple.

Emna Ménif, étudiante

« Tunisie un pays qui m'a fait signe... »

Tout d'abord, je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Sylvia Lacarrière pour son soutien inconditionnel et ses encouragements. Je la remercie profondément de m'avoir accueillie à Sacy et de m'avoir fait découvrir le village, le grenier et l'univers de ce grand écrivain.

Ce n'est pas sans émotion que je prends la parole aujourd'hui, à l'occasion de cette journée-hommage puisque comme vous le savez entreprendre une thèse est un engagement tout à la fois intellectuel et affectif. Je dois avouer que quand Sylvia m'a proposé de faire un témoignage sur Jacques, j'ai été prise de panique. Que pourrais-je dire sur ce grand auteur dont j'ai étudié les textes et auquel j'ai décidé de consacrer une importante partie de ma vie mais que je n'ai malheureusement pas eu la chance de rencontrer ?

Comme le dit justement Jacques : « C'est toujours difficile de retrouver les commencements,

parce que précisément on ne sait pas que ce sont les commencements ».

J'ai découvert les textes de Jacques Lacarrière dans le cadre d'un séjour à Lausanne grâce au professeur Claude Reichler qui m'a transmis sa passion pour le récit de voyage, notamment *l'Eté grec* et *Chemin faisant*. Mais je ne l'ai réellement connu que grâce à Sylvia qui m'a permis de comprendre son imaginaire, son goût pour la nature et surtout de saisir le regard particulier qu'il posait sur les êtres et les choses.

Ce qui m'a tout particulièrement marqué, c'est sa pratique singulière du voyage qu'il définit lui-même en ces termes : « Il se situe à l'opposé du voyage-éclair : Mais comme il n'existe pas en français un terme unique pour désigner « un déplacement de longue durée à caractère non orageux », je le nommerai : voyage au ralenti, flânerie, musardise. Il consiste à visiter le plus lentement possible êtres et choses, à fréquenter patiemment leur histoire, s'immiscer posément dans leur vie intime. » (*Pour une littérature voyageuse*, Editions complexe, 1999. p106)

Cette lenteur revendiquée et la disponibilité qu'elle implique sont essentielles à toute rencontre véritable avec l'Autre. Le voyage de la lenteur s'effectue au gré des rencontres faites sur les chemins et réinvente par là même une forme de proximité vis-à-vis des êtres et des choses (« être à l'écoute » voilà sa devise du voyage).

J'ai choisi d'évoquer *Sourates* (recueil de méditations poétiques publié en 1982) parce qu'elles expriment justement l'écoute attentive des voix du monde et en particulier, celle de la Tunisie (ce pays qui lui a « fait signe »), qui surgit avec ses couleurs, ses odeurs, ses bruits et ses visages. (Je pense aux sourates du grenier II, de la mosquée blanche et du désert, du désert II, du désert III qui évoquent le Sud tunisien et qui m'ont particulièrement émue). Dans ces sourates, l'auteur nous donne à voir des villages (Chenini, Douiret, Guermessa, Tamerza), des ksours (ksar Ouled Debab), des hommes et des femmes du désert, des images authentiques du quotidien qui témoignent de cette volonté de saisir la substance même des choses et de révéler leur beauté cachée. Je retrouve dans ces sourates des images des terres du sud qui me sont familières.

Tout au long de ces textes, le sud tunisien est présenté à la fois dans sa nudité, avec son paysage minéral, son sable et sa terre ocre mais aussi à travers ces multiples visages humains rencontrés en cours de route « ces arcs en ciel humains » comme les appelle Jacques Lacarrière. Dans la sourate du désert III, nous faisons la connaissance d'Ahmed un jeune garçon de treize ans rencontré à l'oasis de Tamerza et dont l'auteur dresse un portrait très touchant. Il nous est présenté comme un être d'exception qui a su « apprivoiser l'infini ». Le voyage prend ici tout son sens ; voyager, c'est se charger d'altérité. Jacques Lacarrière l'avoue lui-même en ces termes : « En fait, je n'ai rien à enseigner à Ahmed. Lui, a tout à m'apprendre. C'est pour cela que je suis venu jusqu'ici, sans le savoir : pour inverser les rôles, retourner le temps, m'investir d'ignorance, revenir à l'école d'un garçon de treize ans. Quel plaisir d'apprendre avec lui chaque détail, chaque féerie de l'oasis ! De nouveau, j'éprouve le plaisir indicible de me sentir au seuil d'un grand apprentissage ». (*Sourates*, Editions Albin Michel, Paris 1990. p92)

Dans la sourate de la mosquée blanche, Chenini se définit aussi par ses hommes et ses femmes, sa lumière, ses couleurs et ses bruits...L'évocation du village convoque tous les sens. Le voyageur est sensible à tout ce qui l'entoure. Il s'ouvre pour utiliser une expression de Bouvier « au langage du lieu ». La sourate se clôt sur une évocation jubilatoire du sentiment de plénitude que provoque la communion avec le lieu. (le temps semble s'être arrêté).

Permettez-moi de vous lire un extrait de cette sourate : « (...) Et tandis que Sylvia va par les ruelles du village à la recherche du lieu secret des femmes, je reste là immobile au milieu des hommes. Nul ne parle. Nul ne me questionne. Peu à peu la brûlure du désert s'adoucit, l'aveuglement blanc s'atténue. Je n'ai guère dû rester plus d'une demi-heure, assis au milieu des hommes et pourtant j'ai eu le sentiment d'un temps immesurable, d'une parenthèse éblouissante en la durée. Et je m'y sens toujours, je suis toujours assis, les mains croisées sur les genoux fermant les yeux, tout le corps traversé par les souffles du désert proche, par le silence des compagnons adossés à ce même mur, au même versant de la durée.» p77

L'écriture de Jacques Lacarrière naît ainsi de la présence au monde, aux êtres et aux choses. Son voyage n'est pas une recherche d'un ailleurs exotique. Il s'impose plutôt comme une quête,

comme une exploration sans fin du réel. Je vais terminer sur cette belle image que nous donne Jacques du voyageur, il est : « un promeneur, un passant ou un passager mimétique, qui demeure ou avance à l'unisson du paysage ».



Jacques et la poésie

Jeanine Baude, poète

(quelques notes autour de *L'enfance*, *Le fleuve*, *Le poème*)

La poésie comme une manière d'être : d'habiter, de s'habiter écrivait Georges Perros, cela pourrait entamer à la lisière d'une écriture pleine et serrée, celle de Jacques Lacarrière, une ouverture vers le champ de tous les possibles, depuis cette expérience « initiale », cette implosion, puis explosion qui vient coucher le mot sur la page. Jean-Pierre Siméon l'exprime clairement dans sa préface aux œuvres poétiques complètes de Jacques Lacarrière

Le chemin d'écriture de Jacques Lacarrière (tout comme ses chemins de vie) se parcourt du silence au silence dans la globalité d'un tout que le regard cerne, que l'oreille écoute, et, si davantage de silence s'installe cela produit une écoute encore plus forte, perceptible par le tympan autant que par tous les pores de la peau : le moindre interstice de chair vibre, la moindre cellule que le sang irrigue reprend l'appel venu de ce vaste inconnu que l'auteur perçoit petit à petit, qui inaugure, tend le doigt de la main qui écrit, allonge le pas de la marche.

Marche pareille au parcours du fleuve, (on pourrait écrire « le fleuve primordial ») le geste d'écriture remontant le courant, les deux s'unissant (on pourrait écrire les dieux s'unissant) justement, dans cette circularité qui les fait naître par leurs mouvements et leurs tensions.

Il y a parfois des fleuves et des rivières qui disparaissent dans les sables et ressurgissent ailleurs, souvent sous un autre nom. C'est un peu le cas de ces poèmes....

Répond Jacques Lacarrière à Jean-Marie Drot, à propos du recueil : À la tombée du bleu et plus loin, il cite Chirico, le peintre à qui le livre est dédié :

Il y a plus d'énigme dans l'ombre d'un homme qui marche au soleil que dans toutes les religions présentes, passées et futures.

On entre, on explore le nœud serré d'une œuvre capitale et légère à la fois, souveraine qui éveille tous nos sens et irise notre cerveau d'un alphabet secret qui s'y installe durablement.

L'enfance, la terre et le regard miroitent, se réfléchissent. La poésie échappe au temps, le sonde, l'écartèle, le déploie en myriade d'échos.

La poésie est le doigt solitaire effleurant l'extrême du futur, proclamant le demain fragile. Prescience plus que science. Surconscience plus que subconscience. [...] La poésie est au début des choses, elle est explosion initiale. Elle est le souvenir des trois premières minutes du langage....

Ainsi le cercle et le souffle par lesquels les mots respirent, se dessinent à l'orée de la page, tremblent et se posent. Forêt de signes, écriture et mémoire, charges sonores du langage : Poésie. La langue comme matière vivante, sève vulnérable et résistante à la fois. Dans son total isolement, un mot ne peut être qu'une sonorité creuse mais relié aux autres, il devient cet élément d'une solidarité qui révèle tout son sens, lui donne une nouvelle naissance jusqu'à l'appareiller à son contraire, son inouï, quand un mot par la main du poète rencontre un autre mot pour la première fois. Expérience de la fécondation, mise au monde.

Donner vie, donner corps, donner sens aux chimères peut être aussi l'onction et la fonction de l'écriture.

Ainsi les hommes, ainsi les dieux : Comment nommer la nuit de l'Avant-Monde ?

Par l'attention augmentée, la confrontation, le regard incessant, à la fois pluriel et unique qui s'accorde aux *minérales phalanges des fougères*, aux *durs remords des sigillaires*, à tous les *goudrons d'une mémoire enfouie*. Ainsi, le poète assis derrière son bureau dans sa *hune* de Sacy, où l'on accède par une échelle de meunier. Tous les éblouissements de l'enfance revenus, assemblés ici face aux pins noirs d'Autriche que Jacques Lacarrière observe depuis sa fenêtre et qui renforcent les oliviers de Grèce, les galets de Patmos brillant entre les branches, la presque île de l'Athos soulignant les contreforts des collines, la cour étroite entre les bâtiments de pierre. Le poète écrivant, la pupille colorée de toutes ces résonnances plastiques, sonores. Sa vision se perforant, s'allongeant depuis le chemin qu'il aperçoit contre la vitre et qui conduit au Val-du-Puits mais pas seulement, pas exactement, il creuse non seulement cette terre de Bourgogne mais aussi celle de la Grèce. Il creuse tous les chemins : il mène au bout du monde. Il fait trace dans le mouvement mitoyen des écrits passés et futurs, de : *Chemin faisant*, le livre de la reconnaissance de ce pays d'enfrance, après l'épopée grecque, au : *Pays sous l'écorce*, à *La poussière du monde* jusqu'aux poèmes inachevés de *La ronce* ou du *Secret des fougères*.

Ainsi ouvrir et fermer, ainsi honorer une parole : celle de Jacques Lacarrière en l'écoutant vibrer comme tinte l'eau sur la pierre, se froisse la rosée sur la feuille, sous les mains d'un poète, *Jardinier des nuages* :

Mes mots. Mes mots évaporés aux lèvres des nuages. Mes mots, buée du langage. Je ne suis qu'embrun d'aile.

Les mots de celui qui, enfant, jouait dans les paupières du ciel, et qui n'a eu de cesse de continuer à nous enchanter, même s'il était parfaitement conscient de toutes les misères et de toutes les erreurs de notre monde :

Puisqu'en temps de manque, le poète seul est là pour nommer ce qui manque.

Dimitris Kraniotis, poète, danseur

Demeure et Rythme

A Jacques Lacarrière

A travers les sentiers insolites du silence
jusqu'aux cimes escarpées du langage
resplendissait le jardin de l'abîme.
Or, bercé de l'infini flûtis des rossignols
auprès des sources ailées en cascade
Eros l'enchanteur
s'enivrait dans la joie
avec pudeur et volupté
à l'épure de la vertu hellénique
adorable altier et oblique.

Le Théâtre de la Méditerranée *Méditation*

Oh! cette immensité qui reflète le secret des opales irisées
ce présage qui disparaît et resurgit aux sources du silence
en aval du portail de l'éternité
au milieu des terres inconnues
au coeur des élans qui naissent dans la grâce des perles ensoleillées

là!
au loin
là-bas

l'aire du destin
la matrice du temps
les sistres de l'imagination
l'ombilic de la mémoire
l'abîme des désirs
l'orage des lois
l'éclair des chimères
la cible des énigmes
l'orchestre des oracles
les rênes de l'amour
les sceptres de la mort
la lumière miroitée

là!
au loin
au fin fond du labyrinthe

ce rire de vagues immortel
où rien toujours revient .

Zeno Bianu, poète

L'Inépuisable

Trois mandalas pour Jacques Lacarrière

1.

Voyez
écoutez
c'est un tournoiement sans fin
dans cette mort
rien de triste
disait Van Gogh à son frère Théo
avant d'entrer dans la nuit
avec ses doigts de vision
dans cette mort
juste
la traversée du souffle

il y a
cette tendresse absolue
pour les êtres et les choses
cette tendresse
démessurée
que l'on sent à chaque mot
sous l'écorce d'un platane
ou jusqu'au cœur
d'un hymne orphique
la danse frémissante
de la partie et du tout
merci la vie merci la vie
merci la vie partout où elle s'improvise
de commencement en commencement
du plus petit grain de riz
aux plus vaste galaxies

Voyez
écoutez
c'est un murmure multiple
des secrets endormis
surgissent
comme une danse de lucioles
on entend
la vraie chair de la parole

on entend soudain
la brèche qui nous saisit
la solidarité universelle du vivant

entre intuition et attention
changeons de route
déroutons-nous
sortons de notre pli
basculons soudain dans l'imprévisible
tressaillons
complices
poreux à tous les souffles du monde
soyons des commandeurs de métamorphoses
des régisseur d'éruptions
des régents d'éclosions

Voyez
écoutez
c'est la voix de la voix
cette peau sonore
dont parle René Daumal en funambule
cette peau
ouverte au fond du coeur
au bord de la vie
cette peau
que nous pouvons enfin revêtir
pour de bon

2.

Voyez écoutez
ce que dit le trapéziste
aux yeux fermés
je ne veux
pas d'une vie sarcophage
il faut calciner ses limites
accueillir le crépuscule
et s'y volatiliser
danser jusqu'au bout
pour emplir l'univers
d'un dernier souffle

oui
je crois
à la puissance magnétique du souffle
contre tous les broyeurs de vie
je mets à nu le cœur de tout
contre le cercle des âmes au cœur si noir
contre le cercle des barbares au cœur vide

3.

Voyez
écoutez
plus loin
que le poids de notre naufrage
saluez
celui qui n'a cessé
de tendre son fil d'Ariane
en pointillés d'infini
de semer à la volée
les éclats
d'une confiance illimitée
Marcheur dans la vie
marcheur dans l'esprit
il veut *une morale*
à l'échelle des nébuleuses
il veut *communiquer*
organiquement
avec mille *villages sous les paupières*

Voyez
écoutez
Icare aux bras cassés
n'en finit pas
de voler
il écrit dans le ciel
à haute voix
que nous sommes les vrais dieux
les seules étoiles
sous la voûte du cirque
il écrit que
notre vrai visage nous attend

En rupture de ban
en rupture d'orthodoxie
en rupture de servitude
apprenons à rayonner

surprenons les éclaircies
au fond des trous noirs
apprenons enfin à rayonner
comme de vrais désintégristes

Voyez
écoutez
le danseur du vide
c'est un mystique charnel
son sourire est un talisman
il dit
la lumière est ma soeur jumelle
j'ai l'impression
d'être au bout du ciel
j'entends la fugue des siècles
tout disparaît
tout apparaît



Jacques et la musique

Michel Sendrez, compositeur, pianiste

Je trouve très intimidant pour un musicien, de parler ce soir devant vous de Jacques Lacarrière dix ans après sa mort, vous tous qui l'avez si bien évoqué. En même temps, je suis très honoré et très fier, de participer à l'hommage qui lui est rendu et je remercie Sylvia de tout cœur de m'y avoir invité.

Tout d'abord, dire mon immense admiration pour le poète, l'écrivain, le savant, l'humaniste qui offrait en partage son savoir, ses connaissances, sa spiritualité, son humour, en un mot son génie, et cela avec une modestie et une simplicité totales. Il nous arrivait après les concerts-lecture de nous retrouver au bistro du coin, autour d'un verre de vin et d'une assiette de frites, pour des moments non seulement amicaux mais tellement enrichissants, et dont je garde précieusement le souvenir.

Notre première rencontre professionnelle date de 1961, pour un documentaire de Francis Bouchet sur les souffleurs de verres, dont Jacques Lacarrière avait écrit le commentaire et moi la musique, et auquel il avait donné un titre que lui seul pouvait trouver: "FLEURS de FEU". Plus tard j'ai composé une œuvre intitulée *Lapidaire* autour de six poèmes de son recueil éponyme pour orchestre symphonique trois voix et récitante ; une mélodie sur son poème "A la tombée du bleu et des bruits" inspiré par un tableau de Giorgio Chirico, et faisant allusion à la vie antérieure de Charles Baudelaire, *Yggdrasil* pour contrebasse seule, plusieurs pièces pour flûtes pour les concerts-lecture, et deux opéras : *Marie d'Egypte ou le désir brûlé* et *Sol invictus*, œuvre sur la volonté de vivre la paix, que m'avait commandée le Centre Mondial de la Paix, et pour laquelle il avait accepté d'écrire un livret, extraordinairement poétique en même temps que très engagé.

Vous entendrez un court extrait de la création de *Sol Invictus* dans la cour carrée du palais épiscopal de Verdun, il est chanté par Stephen Hindes, Gorka Robles Alegria, Brigitte Peyré, Anne-Elisabeth Petit et Caroline Chassany. Cet extrait sera suivi par la lecture du dialogue entre la réfugiée et le soldat de la paix, par Florence Forsythe et Sylvia Lacarrière. Je voudrais vous dire enfin combien j'aimerais réussir à retrouver cette raison qui poussait Jacques Lacarrière à écrire :

"Ecrire pour dériver de l'homme ancien. Écrire pour dériver vers l'homme à naître. Rien d'autre".

Lectures

Les textes non mentionnés sont dits par **Claude Afaure** qui interprète **Jacques**

L'enfance d'Icare *Un pur désir d'Apothéose*

... Et juste après le froid de l'éclosion, dans ce qui est encore frivolité de l'heure, on croit sentir sur soi le poids d'un ciel de plumes, la moiteur d'un vivant duvet que traversent les premiers pépiements du monde. Comme une impatience du sang. Une couvée d'appels.

S'envoler ! Echapper aux répétitions de la pesanteur, à l'impasse des gravitations. Accéder à la nef errante des nuages, à la fragile iconostase où les féeries du couchant se mêlent aux bestialités des cyclones. Etre l'éphèbe oiseau qui inscrit dans le ciel son pur désir d'apothéose.

Icare était mon nom, mon nom de chair et de limon en l'état civil des légendes. Mais aujourd'hui mon nom d'éther, mon nom d'oiseau, mon nom d'ange à l'ombre du ciel, ce nom-là se dit ASSOMPTION.

Science

Reconstitution d'un extrait d'entretien de J.L. avec **Albert Jacquard**. Lecture par **Claude Afaure** et **Christian Peythieu**

Christian A.J. ...J'imagine que, curieux comme vous l'êtes, vous, qui vous êtes promené partout, allez en fusée aux environs d'un trou noir ?

Claude Jacques .L. - Pas trop près quand même !

A.J. - Pas trop près, et d'ailleurs, de près ou de loin vous ne verrez rien

...N'oubliez pas que l'intensité du champ de pesanteur aux environs du trou noir a déréglé votre montre. Non, son mouvement reste rigoureux ; c'est l'écoulement du temps qui est différent. Autrement dit, l'éternité est aussi courte que l'on veut ; il suffit de se rapprocher d'un trou noir.

J.L. ...Quoiqu'il en soit, le nouvel univers révélé par la science est pour moi une source d'émerveillement. Mais, pour apprécier vraiment cet émerveillement, il faut avoir tranché les liens qui nous reliaient à l'univers d'avant, à l'univers d'antan, un univers qui semble aujourd'hui extraordinairement limité, minuscule, pour ne pas dire mesquin – et, de plus, clos comme un cocon. Revenir à cet univers, c'est demander à un papillon de redevenir une chenille. La science a fait totalement éclater les limites habituelles du temps et de l'espace, rendu caducs les mythes protecteurs, rassurants, qui faisaient de la Terre et du système solaire un cocon cosmique, un cocon unique surtout, que Dieu avait conçu, façonné et crée *pour nous seuls*. Nous ne sommes plus dans un cocon cosmique, qu'on se le dise ; la science a fissuré, brisé la carapace qui nous conservait bien au chaud dans notre petit univers. En même temps, elle nous a littéralement jetés devant un infini peuplé de milliards d'autres mondes...

Oui, je ne vois que la science avec, à ses côtés, une sœur qu'on lui opposa longtemps bien à tort, puisque toutes deux se rejoignent aujourd'hui, discrètement mais sûrement, une sœur qui l'aide à avancer vers ce point oméga dont parlait jadis Theilhard de Chardin : la spiritualité.

Ethnologie, Histoire

« Je suis un chercheur de vérité »

Je suis un chercheur de vérité... Comme Hérodote, quand il découvre les Perses et les Indiens, je suis curieux et j'aime prendre mon temps. Mais je n'ai jamais voyagé pour écrire. Mes voyages consistent à m'inclure dans les gens que je rencontre, à être à l'écoute. Ce sont des voyages désorganisés. Je ne me laisse pas non plus conditionner par mon éducation et ma naissance. Cela me permet de me sentir crétois ou égyptien. Ensuite, j'ai parfois envie de raconter ce que j'ai vu. Mes livres me représentent. Je suis dans le partage, en prenant mes chemins. Mais je dis aux autres : ne prenez pas les mêmes. Prenez les vôtres. Il faut s'inventer, il faut se multiplier et ne pas se laisser conditionner par sa naissance. Aujourd'hui, il est essentiel de connaître d'autres langues, d'autres cultures. Le système a tendance à nous enfermer dans notre identité. Il faut, d'une certaine façon, se « désidentifier ». »

Christian Peythieu dit un passage d'*Hérodote*

Spiritualité

Un extrait de *Marie-d'Egypte* par **Anne de Broca**

Sourates

“... *“Seule l'écoute attentive de notre silence intérieur permet de percevoir le chant des eaux dormantes”*, dit un poète zen, ou chasser de nos yeux les images et les reflets factices du monde environnant pour mieux fixer et concentrer notre regard sur la figure désirée ou l'objet recherché: sourires des aparas ou chemins colorés des mandalas de sable.

... Ce grand penseur et poète zen d'origine chinoise, maître Dogen, a traduit dans deux de ses poèmes en images inoubliables, sa vision de la vacuité:

“Sous la neige

Ont disparu les herbes de l'hiver.

Un héron blanc

Cache son corps

A l'ombre de sa blancheur”

Je voudrais être ce héron qui devient pareil à la neige. Et je voudrais être aussi cette neige dont le coeur est un héron blanc.

“Où qu'il aille, d'où qu'il vienne

L'oiseau aquatique

Ne laisse aucune trace.

Pourtant, il ne perd jamais son chemin.”

Je voudrais être cet oiseau qui ne perd jamais son chemin alors même qu'il est invisible. Et je voudrais aussi être cette eau qui, sans trace sensible et sans trouble apparent, porte à la fois l'oiseau et son chemin.”

Voyage, Ecriture

Écrire, donc. Mais pas écrire pour voir son nom sur une couverture, occuper la première ou la dernière page des journaux, impressionner ses confrères et ses collègues, accélérer son cursus universitaire, épancher les grumeaux non digérés ou les caillots non liquidés de son ego ou encore montrer que l'on maîtrise les métaphores comme en sa cage le dompteur fait avec le tigre, non, écrire pour avancer, progresser en soi-même, inventer son chemin, croiser celui des autres et partager avec eux le pain et le sel des mots

L'esprit Etonnants Voyageurs

Errance

Il n'y a pas, il n'y a plus à hésiter. Un migrateur gîte en nous, il faut le dédouanner. Passez et repassez les frontières en franchise. Déliez en vous le Temps. Seuls l'imprévu, l'inattendu, l'aléatoire, l'imprévisible, le hasard absolu et les appels fortuits du monde peuvent redonner à nos messages la liberté, la fidélité des oiseaux. Ne restons pas blottis dans les octrois, éternels objets en souffrance. Nos demeures sont de souffles et d'air ; notre espace n'a pas de carte. Supprimez cartes et pancartes, rejetez balises et barrières, déchirez topo-guides et topo-vides. Inventez un chemin sans fin si vous avez faim des chemins.

Seule l'errance peut aujourd'hui nous délivrer des catalogues. Notre programme : déprogrammer. Notre anagramme : liberté. L'errance est l'ultime refuge de notre mémoire du futur. Elle seule vous permettra sur le seuil des espaces à naître, de dormir dans le chaud des mythes, plein de villages sous les paupières.

Théâtre

Avec **Jean Guiloineau**, lecture d'un extrait du texte pour Jean Vilar *Le savoir fraternel*

On ne vulgarise pas la connaissance, on la partage On ne communique pas un savoir, comme si notre cerveau était une outre qu'il suffise de presser, on le met en commun et, ce faisant, on le met en question. Sans qu'il en ait jamais eu l'intention consciente ou proclamée, il se trouve que Vilar a bouleversé ce rapport ambigu, et en tout cas réfrigérant que l'universitaire, le spécialiste, le connaisseur entretiennent avec « leur » public.

... (il faut) inverser en soi le courant de la connaissance ou de la réflexion pour qu'il passe dans les deux sens : de soi vers le public, mais aussi du public vers soi. Il y a les peuples et les cultures où chacun apprend dans la solitude et dans le blanc des pages et il y a ceux où l'on apprend ensemble, où l'on médite ensemble. Le peuple du festival d'Avignon était de ces derniers :

« Le public devenait acteur. Quelque chose s'inversait en effet dans les rapports traditionnels et figés du théâtre. L'envers du décor, en somme, c'est-à-dire l'envers du savoir. Qu'y a-t-il de l'autre côté du savoir ? Un cerveau qui découvre qu'il a perdu ses oripeaux de classe et les défroques de sa culture, un cerveau qui peut commencer ou recommencer à engranger sans silos, sans rétention, sans prétention. Après tout, il n'est pas inutile et il n'est pas indifférent que le festival d'Avignon – et plus généralement le T.N.P. de Jean Vilar - ait été le premier lieu de rencontres et d'échanges où soit né pour moi, mais pour d'autres aussi, je le sais, ce que je nomme depuis le savoir fraternel. »

Imaginaire

Michel Boizot dit un extrait de l'adaptation du dernier livre de Jacques Lacarrière, *Dans la forêt des songes*

Poésie

Jardinier des nuages

Mes mots. Mes mots évaporés aux lèvres des nuages.
Mes mots, buée de langage. Je ne suis qu'embrun d'aile,
brouillon d'ange entre deux genèses. J'aime l'écume,
j'aime le vent, ce qui passe, ce qui s'efface à tout venant,
à tout moment. J'aime la paille échevelée, l'engoulement ébouriffé,
l'épouvantail effiloché et l'écureuil effarouché. Je suis l'amant des libellules,
funambule entre deux voltiges, somnambule entre deux vertiges.
Chaque matin devant la mer, j'écoute l'aveu du rivage et le credo des goélands
et chaque soir, dans le grenier, le conciliabule des vents.
Folle abeille sur folle avoine, je butine les mots captifs dans les calices de l'été, mes mots-soucis,
mes mots-pensées, mes mots
d'amant des libellules et de jardinier des nuages...

Lecture Guilène Ferré

A l'orée du pays fertile, poésies complètes, préface de Jean-Pierre Siméon

Musique

Mahmout et Françoise Démir

Un étranger pareil à moi, Yunus Emré

Michel Sendrez

Sol Invictus (extrait)
Cantate pour la paix

Apparaît le soldat de la paix

Réfugiée

Soldat

Qui es-tu ? Que veux-tu ?

Je t'apporte l'espoir, pollen d'avenir. Vois : au bout de mon arme, un épi.

Réfugiée Je vois ton casque, un fusil, je vois tes bottes et tes habits couleur d'orage.
Un seul épi ne peut suffire à faire d'un éclair un sourire.

Soldat Oui cela est possible. Avec toi, avec tes compagnes, tes sœurs humiliées, pourchassées et tous ceux qu'on a violentés. Aidons-nous à gagner la paix. A la gagner contre les puissances de l'argent et contre la loi du plus fort. A la gagner contre le mythe des races pures, (et contre) les fantômes de tous les fanatismes, contre les délires de la haine, les déchaînements de la violence, les démons de l'intolérance. La paix ne s'obtiendra qu'au prix de ce combat. Aidez-moi, aidons-nous si vous voulez qu'un jour l'épi remplace l'épée. (Larmes et cris ne servent à rien contre le rire des assassins.)

Réfugiée Tes armes, elles aussi peuvent être des armes de mort. Je te croirai, je te suivrai quand je verrai autour de moi se défaire les barbelés.

Soldat Je suis venu les arracher. Je suis venu pour que les champs n'aient plus de mines, pour que tu puisses rentrer chez toi sans risquer chaque instant ta vie.

Réfugiée Ote d'abord les barbelés. Ceux de nos routes et ceux de nos champs. Ceux de nos cœurs et de nos peurs. Et détruits tous les miradors qui violentent notre horizon.

Soldat Je les abattrai, eux aussi

Réfugiée On nous a pris nos enfants, nos maisons. On nous a pris notre avenir. Seul nous reste le présent pour survivre et pour espérer. Demain est un mot inconnu

Soldat Demain, le soleil reviendra et le jour recommencera.

Réfugiée Ote d'abord les barbelés. Il n'y a ni soleil ni jour pour ceux qui se nourrissent d'ombre. Délivre-nous dès maintenant, délivre-nous, là, aujourd'hui.

Soldat La paix n'est pas seulement la fin des combats, n'est pas que le silence qui suit l'orage. Dans la guerre, il n'y a que pleurs et que leurre. Il n'y a jamais ni vainqueurs ni vaincus.

Réfugiée Tu ne m'as pas dit d'où tu viens.

Soldat Je viens d'un pays qui n'existe pas encore, un pays qui n'habite que dans nos rêves. Je suis l'enfant de l'avenir, et la promesse du présent. Pense à demain comme la source rêve à l'estuaire, là où elle perd et son cours et son nom, où pour tous elle devient la mer, le miracle de l'océan.

Pays de camps, de tentes, de barbelés, de miradors. Terre de décombres,
d'arasements, d'éventrements, d'enfouissements.

Atre de foudre et de brasier

Oh, regardez Là Près de moi

Regardez Gisant Là

Gorges éployées en cris de meutes les loups sont venus

Là Chemin de poussière Puits tari

Là Sur la terre stérile Le sillon ravagé

Tremble l'ultime fleur de nos jardins détruits

Pierres, grenades dans le ciel, grêle d'orage

Colère de nos enfants Pollen de mort

Le soleil jamais n'oublie de revenir Soleil

Qui vainc le cauchemar et assèche le sang Soleil

Qui cicatrise les plaies de la mémoire. Lumière du condamné

Au cœur de sa prison Espoir de l'exilé

Errant sans horizon

SOL INVICTUS

Soleil des réfugiés
Miracle de demain

Soleil des naufragés
levain des lendemain

Extrait du livret *Sol Invictus*, Centre Mondial de la Paix, 2003
« Cantate pour la paix », Musique **Michel Sendrez**, texte **J.L.**
Lecture Florence.-Forsythe et Sylvia Lipa-Lacarrière

Final

Epiphanie 1937 Georges Sféris, traduction J.L. (édit. Gallimard)

La mer en fleurs et les montagnes au déclin de la lune
La grande pierre près des figuiers de Barbarie et des asphodèles
La cruche qui ne voulait pas tarir à la fin du jour
Et le lit clos près des cyprès et tes cheveux d'or
Les étoiles du cygne et cette étoile : Aldébaran

J'ai maintenu ma vie. J'ai maintenu ma vie en voyageant
Parmi les arbres jaunes, selon les pentes de la pluie
Sur des versants silencieux, surchargés de feuilles de hêtre
Pas un seul feu sur les sommets. Le soir tombe

J'ai maintenu ma vie. Dans ta main gauche, une ligne
Une rayure sur ton genou ; peut-être subsistent-elles encore
Sur le sable de l'été passé, peut-être subsistent-elles encore
Là où souffla le vent du nord tandis qu'autour du lac gelé
J'écoute la voix étrangère
Les visages que j'aperçois ne me questionnent pas
Ni la femme qui marche penchée, allaitant son enfant
Je gravis les montagnes. Vallées enténébrées.
La plaine enneigée, jusqu'à l'horizon, la plaine enneigée.
Ils ne questionnent pas le temps prisonnier dans les chapelles silencieuses
Ni les mains qui se tendent pour réclamer ni les chemins
J'ai maintenu ma vie, en chuchotant dans l'infini silence
Je ne sais plus parler ni penser. Murmures
Comme le souffle du cyprès, cette nuit-là
Comme la voix humaine de la mer, la nuit, sur les galets
Comme le souvenir de ta voix disant : « bonheur »
Je ferme les yeux, cherchant le lieu secret où les eaux se croisent sous la glace
Le sourire de la mer et les puits condamnés
A tâtons dans mes propres veines, ces veines qui m'échappent
Là où s'achèvent les nénuphars
Et cet homme qui marche en aveugle sur la neige du silence

J'ai maintenu ma vie, avec lui, cherchant l'eau qui t'effleure
Lourdes gouttes sur les feuilles vertes, sur ton visage
Dans le jardin désert, gouttes dans le bassin stagnant
Frappant un signe mort à l'aile immaculée
Arbres vivants et ton regard arrêté

Cette route ne finit pas, elle n'a pas de relais
Alors que tu cherches le souvenir de tes années d'enfance
De ceux qui sont partis, de ceux qui ont sombrés
Dans le sommeil, dans les tombeaux marins
Alors que tu veux voir les corps de ceux que tu aimas
S'incliner sous les branches sèches des platanes
Là même où s'arrêta un rayon de soleil, à vif
Où un chien sursauta et où ton corps frémit

Cette route n'a pas de relais. J'ai maintenu ma vie

La neige et l'eau gelée dans les empreintes des chevaux

Lectures : Guilène Ferré, Françoise Huart, Sylvia Lipa-Lacarrière

Chant Elisa Vellia

Musiciens : Nicolas Syros, Ménélas Evgeniadis.

Les invités de cette rencontre *En cheminant avec Jacques Lacarrière* étaient :

Gil Jouanard, Florence M. Forsythe, Basarab Nicolescu, Eloïse Vial, Pascal Dibie, Marc de Smedt, Lorant Hecquet, Gérard Chaliand, Jean-Michel Djian, Kadhim J. Hassan, Michel Volkovitch, Bruno Doucey, Emna Ménif, Nedim Gürsel, Marie-Hélène Fraïssé, Valérie Marin La Meslée, Jordan Plevnès, Michel Le Bris, Jean Guiloineau, Michel Sendrez, Jean-Pierre Siméon, Zeno Bianu, Jeanine Baude, Luis Mizon, Dimitris Kraniotis, Gilles Lapouge.

Plusieurs interventions ont été uniquement orales.

Comédiens et musiciens,

Claude Aufaure, qui était la voix de Jacques Lacarrière, Christian Peythieu, Florence M. Forsythe, Anne de Broca, Guilène Ferré, Sylvia Lipa-Lacarrière, Françoise Huart, Baptiste Roussillon, Nicolas Syros, bouzouki, Ménélas Evgénéiadis, guitare, Françoise Démir, chant et Mahmoud Démir, saz, Michel Boizot, texte et flûte, Elisa Vellia, chant et harpe.



FINAL

Poème de Goerges Séféris *J'ai maintenu ma vie*
<https://goo.gl/photos/crgJdJ5wxnvSCG7F6>

https://www.youtube.com/watch?v=QimrGgW1_RU&feature=share

Film de la journée à l'IMA (à l'état brut)

Texte de Jacques Lacarrière lu par Jack Lang, président de l'IMA

Métissage

Le monde est en état de crise, c'est sûr. Mais il l'était aussi à l'époque glaciaire et la crise était plus redoutable encore. Heureusement, l'Information – ni les informations – n'existait encore, les hommes du Paléolithique ignoraient donc qu'ils vivaient à l'époque glaciaire et grâce à cela, le monde fut sauvé. Notre crise à nous est du même ordre, sauf que la glaciation ne touche pas le temps mais les idées. Une couche réfrigérante de nationalisme, de chauvinisme, de racisme tombe à nouveau sur la planète. Avec, notamment, les horreurs des purifications ethniques. Pourtant, répétons-le, la culture n'a rien à voir avec le sang. Elle ne possède ni facteur Rhésus ni incompatibilités radicales. Au cours des siècles, beaucoup de langues se sont mêlées, mutuellement enrichies, fécondées. La culture est le contraire du sang, fluide clos et enclos. Elle est plutôt un fleuve qui ne peut croître et s'écouler que par l'apport constant des eaux qui sont étrangères à sa source. Le seul point commun qu'a la culture avec le sang, c'est d'être apte, comme lui, à la transfusion. Transfusons les cultures. Transfusons les idées ; Transfusons même les images. Au terme, nous serons toujours nous-même mais habités par un sang neuf. Je ne crois qu'au sang métissé.



Les photos de l'IMA sont de Francesca Biagi-Chai et Gaële de La Brosse